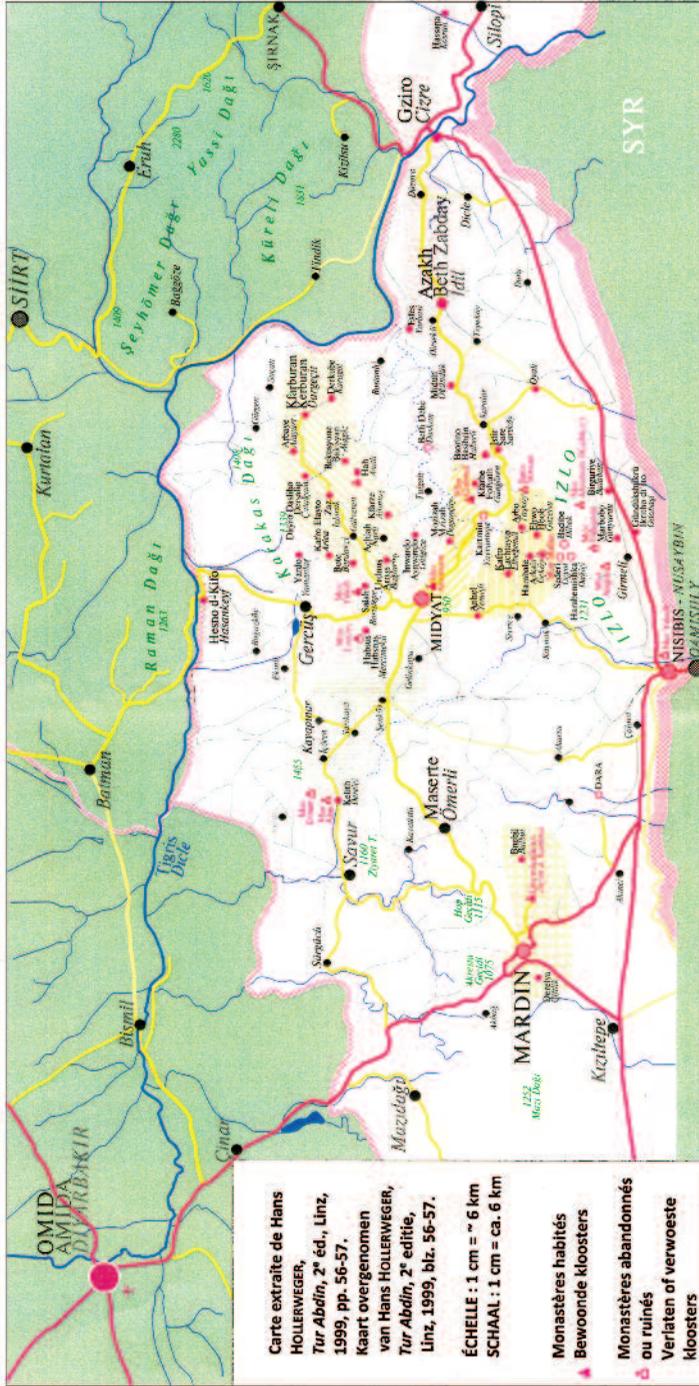
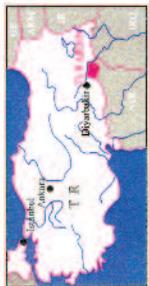


Le monastère de/Het klooster van Deyruzafaran (Dayro d-Kurkmo).
Photo/Foto Nahro Beth Kinnre.



TUR ABDIN



Solidarité-Orient

LES CHRÉTIENS DU TUR ABDIN AUJOURD'HUI



Revue trimestrielle /juillet-août-septembre 2020
Bureau de dépôt postal : 8500 Courtrai Mail
Numéro d'agrément : P. 308.666

Sous le Haut Patronage de Sa Majesté la Reine



rue Marie de Bourgogne, 8
B-1050 Bruxelles - Belgique

Tél. : 02/512.15.49

(Les jours ouvrables, de 10 h à 13 h)

email : orient.oosten@skynet.be

Site web : <http://www.orient-oosten.org>

Fortis 001-5162000-27

IBAN : BE48 0015 1620 0027

BIC : GEBABEBB

Dans ce numéro

Actualité

- Beyrouth : le souffle de l'enfer p. 3
- Le témoignage de Vincent Gelot, directeur de L'Œuvre d'Orient
au Liban, au lendemain de la double explosion p. 4

Dossier

- Tur Abdin, la montagne des serviteurs de Dieu (**Information
Christlicher Orient**) p. 5
- La culture chrétienne du Tur Abdin, par **Hans Hollerweger** p. 15
- Tur Abdin, là où vivent encore des chrétiens (ICO) p. 19
- Les monastères du Tur Abdin encore en activité (ICO) p. 25

Essai

- Notre histoire : Solidarité-Orient d'hier à aujourd'hui. (II) L'Orient chrétien
dans les rêves précoloniaux de nos deux premiers rois (1835-1855),
par **Christian Cannuyer** p. 30

Lu pour vous

- La pérégrination vers l'Occident. De Pékin à Paris, le voyage de deux
moines nestoriens au temps de Marco Polo (Pierre Klein) p. 43
- Monseigneur Paulos Faraj Rahho. Homme de Dieu et apôtre de l'amour
(Ataa Denkha) p. 45
- Convertir le monde arabe. L'offensive évangélique (Fatiha Kaouès) p. 45
- La topographie de la Jérusalem antique (Dominique-Marie Cabaret) p. 46

Notre page de couverture : en haut : un moine de Mor Gabriel travaillant la terre. Photo blog dubretzelausimit. En bas : élèves de l'école du village de Bsorino (voir p. 21). Photo Nahro Beth Kinne, Institut assyrien de Belgique.

Au dos de la couverture : carte du Tur Abdin tirée de H. HOLLERWEGER, *Tur Abdin*, 2^e éd., Linz, 1999, pp. 56-57.

Ce numéro 295 du Bulletin a été clôturé le 15 août 2020.

Nous remercions Mme Christine Pasquier pour son travail de relecture.



Membre de l'Union des Éditeurs de la Presse Périodique.

Les articles publiés dans la revue n'engagent la responsabilité que de leurs auteurs.

ABONNEMENT À SOLIDARITÉ-ORIENT

Le Bulletin trimestriel de Solidarité-Orient est envoyé à toutes les personnes ayant versé sur notre compte BE48 0015 1620 0027 (BIC : GEBABEBB) un **abonnement annuel de 15 €** (17 € pour la France, 20 € pour les autres pays) ; pas de chèque s.v.p.

COMMENT POUVEZ-VOUS APPORTER VOTRE AIDE ?

En versant vos dons au compte **BE48 0015 1620 0027** de SOLIDARITÉ-ORIENT a.s.b.l., rue Marie de Bourgogne, 8 — 1050 Bruxelles. S'il s'agit d'un don attribué, veuillez en indiquer clairement la destination. Vous pouvez également faire un legs, par testament (**notamment via la formule du legs en duo**), à l'a.s.b.l. SOLIDARITÉ-ORIENT. Pour ce faire, veuillez prendre contact avec notre secrétariat, tél. 02-512.15.49 (entre 10 h et 13 h).

EXONÉRATION FISCALE

Vous pouvez obtenir une attestation afin de bénéficier de l'exonération fiscale uniquement pour vos **dons à partir de 40 €, en dehors de l'abonnement annuel** de 15 €, que la loi ne permet pas de déduire. Pour ce faire, veuillez effectuer votre virement exclusivement sur le compte **BE48 0015 1620 0027** de SOLIDARITÉ-ORIENT a.s.b.l., rue Marie de Bourgogne, 8 — 1050 Bruxelles avec la mention : "**DON — ATTESTATION FISCALE S.V.P.**". *Une attestation n'est donc envoyée qu'à partir d'un versement de 55 € au cours de l'année civile. Les dons versés dans la même année civile sont totalisés.*

FAITES CONNAÎTRE L'ORIENT CHRÉTIEN

Le but de notre revue est aussi de faire connaître les chrétiens du Proche-Orient et de sensibiliser à leurs problèmes par une information constante et variée.

Faites lire *Solidarité-Orient* à vos connaissances qui, bien souvent, ignorent tout des chrétiens d'Orient. Mieux : offrez-leur un abonnement à l'essai.

Intentions de messes. Un prêtre du patriarcat grec-catholique de Jérusalem peut célébrer une ou plusieurs messes à vos intentions. Une messe : 20 € – une neuvaine : 170 € – un trentain grégorien : 560 €. Vous pouvez verser le montant sur notre compte BE 48 0015 1620 0027 avec la mention : Messe + intention. La date de chaque messe et le nom du prêtre peuvent vous être communiqués (donnez-nous votre adresse email).

Solidarité-Orient a.s.b.l., est un organisme catholique qui a pour but l'aide, sous toutes ses formes, aux communautés chrétiennes du Proche et Moyen-Orient qui, depuis plusieurs siècles, vivent au cœur de l'Islam et contribuent à l'épanouissement social, culturel et religieux des civilisations arabes et orientales. Reconnue par la Conférence des évêques de Belgique, notre association est membre de la Réunion des Œuvres d'Aide aux Chrétiens d'Orient (ROACO), qui dépend du Saint-Siège.

A

ctualité

BEYROUTH : LE SOUFFLE DE L'ENFER

Alors que dans nos derniers Bulletins nous avons salué le courage du peuple libanais qui se révolte pour réclamer la fin d'un régime gangrené de toutes parts... Alors que nous tirions la sonnette d'alarme face au risque de famine que représente la dégradation catastrophique de l'économie libanaise, aggravée par la crise épidémiologique... Alors que nous nous sommes associés à l'appel lancé par Mgr Pascal Gollnisch, directeur de L'Œuvre d'Orient, et par Jack Lang, président de l'Institut du monde arabe, pour sauver les écoles chrétiennes francophones du Liban menacées de disparition¹, l'impensable s'est produit... Beyrouth est descendue aux enfers ! Comme aux pires heures de la guerre civile.

La double explosion du 4 août illustre cruellement la faillite d'un système politique qui encourage le clientélisme et la corruption des élus et de l'administration, les conflits d'intérêts innombrables, les détournements de l'argent public... Ces fléaux touchent tous les secteurs de la société. Ainsi, quatre universités privées ont été placées en examen pour « vente » de diplômes !

Les hiérarchies chrétiennes ne cessent de fustiger ces pratiques prédatrices, la mauvaise gestion de la chose publique et des infrastructures de base, l'absence de protection sociale, les passe-droits et les injustices dont pâtissent les citoyens, spécialement les plus démunis. La catastrophe du 4 août est un signe des temps que tous les Libanais doivent méditer : il en va de la survie même de leur pays et du message merveilleux de convivialité qu'il pourrait continuer à incarner si ses élites retrouvaient le chemin de la droiture et le sens du service.

EN ATTENDANT, LES ASSOCIATIONS QUE NOUS AIDONS SUR PLACE ET QUI ONT ÉTÉ SÈVÈREMENT TOUCHÉES (LOCAUX ENDOMMAGÉS, PERSONNEL BLESSÉ VOIRE TUÉ...) NOUS APPELLENT AU SECOURS. DE NOMBREUX AMIS ET LECTEURS, CERTAINS D'ORIGINE LIBANAISE, SONT DÉJÀ PASSÉS PAR NOUS POUR MANIFESTER LEUR SOLIDARITÉ. REJOIGNEZ-LES ET VERSEZ UN DON (FISCALEMENT DÉDUCTIBLE À PARTIR DE 40 €) SUR NOTRE COMPTE IBAN BE48 0015 1620 0027, AVEC LA SIMPLE MENTION « URGENCE BEYROUTH ».

¹ <https://www.lefigaro.fr/vox/monde/la-lumiere-des-ecoles-du-liban-ne-doit-pas-s-eteindre-20200717>

LE TÉMOIGNAGE DE VINCENT GELOT, DIRECTEUR DE L'ŒUVRE D'ORIENT AU LIBAN, AU LENDEMAIN DE LA DOUBLE EXPLOSION

« C'est la sidération. Tout le monde est sous le choc. Les gens comptent leurs morts, les disparus, les blessés, les dégâts. C'est un cauchemar. J'habite sur les hauteurs de Beyrouth, à 8 km du centre de l'explosion : les vitres étaient explosées, mon bureau en charpie... Heureusement que je n'y étais pas. J'étais à l'ambassade de France quand ça s'est passé, à 4 km du port, en train de finaliser le fonds d'aide aux écoles chrétiennes francophones... Il y a eu une première déflagration, puis une seconde. Nous avons tous été plaqués au sol, les faux plafonds nous sont tombés dessus. Nous avons tous cru à un attentat ou à une attaque...

Pour les chrétiens aussi c'est un cauchemar. Ce désastre intervient à un moment particulier, dans un Liban miné par une très grave crise politique et économique. Les Libanais étaient déjà à bout de souffle et les communautés chrétiennes, qui peinent à trouver des budgets pour leurs écoles et hôpitaux, l'étaient spécialement. Tous les responsables d'Église que j'ai eu au téléphone sont sous le choc, hébétés. Je ne sais pas combien de morts ou de blessés les communautés chrétiennes compteront. Chez les Filles de la Charité, une religieuse iranienne est décédée. À l'hôpital du Sacré-Cœur des Filles de la Charité, les morgues débordent et les urgences sont pleines à craquer. Tous les hôpitaux ou dispensaires qui se trouvent à proximité du port, dont l'hôpital orthodoxe, sont considérablement endommagés, souvent hors service. Les malades ont dû être évacués vers d'autres hôpitaux saturés. À l'évêché maronite de Beyrouth, dans lequel je me trouvais juste avant d'aller à l'ambassade, il y a eu un mort parmi les employés. Le gardien que je venais de voir a eu l'œil arraché. Chez les Jésuites, qui sont situés tout près du port, tout a volé en éclats. Dans le quartier arménien, l'école catholique est très endommagée, la femme du directeur est blessée.

Le travail de reconstruction sera immense même si ce n'est sans doute pas comparable à l'état d'une ville syrienne après les bombardements. Les immeubles ne se sont pas effondrés. Cependant, je pense que l'incroyable traumatisme collectif sera long à soigner. Toute la capitale a vécu cette explosion dans son for intérieur. C'était gigantesque. J'ai le souvenir des bombardements à Alep ou à Damas, mais je n'ai jamais ressenti une telle intensité. »

Montage de deux entretiens publiés par
Hugues Lefèvre dans *Famille Chrétienne* et Sixtine Chartier dans *La Vie*

Dossier

TUR ABDIN, LA MONTAGNE DES SERVITEURS DE DIEU

Alors que la reconversion de Sainte-Sophie et de l'église Saint-Sauveur-in-Chora en mosquées attire de nouveau l'attention sur la question religieuse en Turquie, l'association autrichienne Initiative Christlicher Orient (ICO), avec laquelle nous entretenons depuis longtemps des liens d'amitié, vient de publier un supplément à sa revue Information Christlicher Orient consacré aux chrétiens du Tur Abdin. Vu l'intérêt du sujet et la rareté des informations actualisées accessibles sur ces chrétiens de l'est de la Turquie, nous avons demandé à ICO l'autorisation de traduire et d'adapter les bonnes pages de ce dossier. ICO est née des contacts établis à partir de 1980 avec ces chrétiens par le Dr Hans Hollerweger, professeur de liturgie à l'université de Linz, qui en est devenu un des meilleurs spécialistes.

Le Tur Abdin est une région vallonnée et montagneuse du sud-est de la Turquie. Elle s'étend sur environ 150 km d'ouest en est, de la ville de Mardin à celle de Cizre (Gziro en syriaque). Du nord au sud, près de 100 km séparent le Tigre et la ville de Hasankeyf (Hesno d-Kifo), marquant sa limite septentrionale, de sa frontière méridionale, le massif montagneux d'Izlo, qui descend abruptement vers la plaine de la Mésopotamie.



Le village de Kelith (Dereçi en ture), au nord-est de Mardin. Y vivent encore quatre familles chrétiennes.

Là où est né le monachisme syriaque

Le nom « Tur Abdin » est d'origine araméenne et signifie « la montagne des serviteurs (de Dieu) » (syriaque ܬܘܪ ܐܒܕܝܢ Tūr 'Abdīn). Ce nom fait référence aux monastères syriaques qui sont apparus au 4^e s. dans cette région, où le christianisme était alors en pleine expansion, même en milieu rural, alors qu'auparavant il était surtout présent dans les villes.

Au sein de la province turque de Mardin, le Tur Abdin n'est pas une entité administrative ou politique ; son identité n'est que culturelle et religieuse. Sur les quelque 700 localités, gros et petits villages, ainsi qu'une poignée de villes, que compte la province, il n'y en a qu'une trentaine peuplés de chrétiens. La grande majorité de la population – environ 800 000 âmes, selon les statistiques officielles – est constituée de Kurdes. Puis viennent les Arabes (appelés Mḥallamī) et les Turcs. Les chrétiens ne sont, quant à eux qu'environ 2600, appartenant pour la plupart à l'Église syrienne orthodoxe.

Malgré ce petit nombre, on peut dire que le Tur Abdin est le centre spirituel et culturel du christianisme syrien (ou syriaque) orthodoxe, riche d'un passé prestigieux dont il ne reste malheureusement aujourd'hui plus grand-chose. On y comptait jadis près de 80 monastères. Des villages maintenant insignifiants comme Ḥaḥ ou Ṣalaḥ étaient autrefois des sièges épiscopaux majeurs ou même le siège du patriarche.

L'ÉGLISE SYRIENNE ORTHODOXE

L'Église syrienne (ou syriaque) orthodoxe est l'héritière de la première communauté d'Antioche, où les disciples de Jésus furent pour la première fois appelés « chrétiens ». C'est pourquoi son chef porte le titre de patriarche d'Antioche et de tout l'Orient (aujourd'hui S.S. Ignace Ephrem II Karim, qui réside à Damas, en Syrie). Cette Église a refusé les définitions du concile de Chalcédoine (451) à propos de la double nature humaine et divine du Christ. Elle fait partie des « anciennes Églises orientales », qui ne sont en communion ni avec l'Église catholique ni avec les Églises orthodoxes (même si elle-même se donne cette qualification). Elle a conservé sa vieille liturgie antiochienne, célébrée en syriaque, c.-à-d. le dialecte araméen que l'on parlait dans la grande ville d'Édesse aux premiers siècles et qui était proche de la langue parlée par Jésus lui-même. Cette Église a connu des siècles de grand épanouissement culturel, spirituel et missionnaire. Mais à partir du 14^e s., elle a décliné considérablement, notamment en raison des persécutions mongoles et musulmanes. Les patriarches se réfugièrent dans la montagne du Tur Abdin et résidèrent de 1293 à 1924 au monastère de Deyrulzafaran, près de Mardin. Aujourd'hui, cette Église compte environ 1,5 million de fidèles : les deux tiers en Inde (Kérala), environ 260 000 au Proche-Orient (dont 170 000 en Syrie, avant le conflit) et le reste en diaspora (100 000 en Europe, 40 000 aux USA et au Canada, quelques milliers en Australie).

C'est en raison de son éloignement que la région avait acquis cette position majeure pour l'Église syrienne orthodoxe. Celle-ci fut en effet sans cesse confrontée à des persécutions, que ce soit à l'époque des empereurs byzantins, au temps des Mongols ou sous les Ottomans. Le Tur Abdin a toujours été l'ultime refuge où les chrétiens ont pu opposer une admirable résistance aux massacres, aux pillages et aux déportations qui menaçaient leur existence. De ce point de vue, le 20^e siècle fut le pire de leur histoire.

Un siècle de massacres, de persécutions, de conflits et d'exils

Vers 1900, on estime que 200 000 chrétiens vivaient encore au Tur Abdin. Au moins la moitié d'entre eux périrent victimes du génocide perpétré dans l'Empire ottoman en 1915-1918. Ce n'est que dans quelques rares zones qu'ils purent se défendre contre les bandes kurdes ou les soldats turcs. Ce génocide a laissé une marque indélébile dans l'âme du peuple syriaque.

Dans les années qui ont suivi la naissance de la république turque (1923), la pression de la majorité kurde n'a cessé de se faire plus lourde. Les Kurdes tentaient de s'approprier les terres des chrétiens, contre lesquels se perpétrèrent maintes exactions, parfois des meurtres. Les autorités turques n'intervenaient guère pour faire respecter leurs droits.

Bien au contraire : le nationalisme turc, qui ne cessait de se renforcer, persistait à ne pas reconnaître les membres des minorités comme des citoyens à part entière. De nombreux jeunes chrétiens enduraient de graves violences durant leur service militaire. Dans les années 1970, on rebaptisa les villages chrétiens, leur imposant des noms turcs. Par conséquent, lorsqu'au début des années 1960, l'Allemagne commença à encourager l'immigration de travailleurs originaires de Turquie, les chrétiens du Tur Abdin furent parmi les premiers à saisir cette opportunité.

Lorsqu'au milieu des années 1980 éclata le conflit armé entre le PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan) et l'armée turque, les chrétiens qui subsistaient au Tur Abdin se retrouvèrent entre deux fronts. « La nuit, les guérilleros du PKK venaient dans nos patelins exiger de la nourriture sous la menace des armes, et le lendemain les militaires turcs venaient nous accuser de faire cause commune avec les terroristes », racontent les villageois qui ont vécu les événements de la fin des années 1980 et du début des années 1990. Pour les combattants du PKK, les villages chrétiens de la région montagneuse du Tur Abdin représentaient des bases potentielles d'opération privilégiées. Pour cette raison, l'armée turque en anéantit complètement plusieurs. Beaucoup d'habitants se réfugièrent à Istanbul ; la majorité d'entre eux tentèrent ensuite leur chance en Occident. Ne purent rester au Tur Abdin que les communautés chrétiennes dont les bourgs se trouvaient dans l'immédiate proximité des bases de l'armée.

Il en résulta que la population chrétienne du Tur Abdin, qui s'élevait encore à plus de 75 000 personnes dans les années soixante, réparties dans 55 locali-

tés, tomba à 15 000 âmes en 1989 et à 7000 en 1992. En 1997, il n'en restait qu'environ 2500, un chiffre qui est resté pratiquement inchangé à ce jour.

LES CHRÉTIENS EN TURQUIE

Sur les 80 millions de Turcs, il ne reste que quelque 100 000 chrétiens, c.-à-d. même pas 0,2 % de la population. Ils représentaient 30 % de la population au début du 20^e siècle : le génocide des Arméniens, des Syriques et des Grecs pontiques en 1915-1920, l'expulsion des Grecs d'Anatolie décrétée par le traité de Lausanne (1923), l'exil de la plupart des Grecs d'Istanbul au lendemain du pogrom de septembre 1955 et l'émigration de nombreux chrétiens du Tur Abdin dans les années 1970-1980 ont débouché sur l'étiage actuel.

Aujourd'hui, la majorité des chrétiens subsistant en Turquie appartiennent à l'Église arménienne apostolique, qui compte environ 70 000 fidèles, principalement à Istanbul. L'Église syrienne orthodoxe totalise à peine 20 000 fidèles. Les Églises arménienne catholique, syrienne catholique et grecque orthodoxe ont chacune environ 2000 fidèles. L'Église romaine catholique compte près de 20 000 fidèles, mais il s'agit pour la plupart d'étrangers. Il y a aussi quelques petites communautés de tradition protestante.

Les Églises établies de longue date dans le pays jouissent de la liberté de culte, mais elles sont également exposés à de nombreuses limitations juridiques et à d'infinies tracasseries bureaucratiques.

Le parlement turc compte toujours quelques députés chrétiens. Ils sont quatre dans l'assemblée issue des élections de juin 2018.

Le retour des expatriés : succès et difficultés

Ceux qui sont partis pour l'étranger n'ont jamais oublié leurs liens avec leur mère patrie ; ils se sont regroupés en associations, parfois en fonction de leurs villages d'origine. En juin 2001, le premier ministre turc Bülent Ecevit invita les chrétiens turcs émigrés à rentrer chez eux. Sur place, la situation sécuritaire s'était améliorée. Dans les années suivantes, plusieurs ont effectivement commencé à se réinstaller dans le Tur Abdin, à rénover ou réédifier leurs maisons, à rebâtir les infrastructures et à restaurer les églises. L'enthousiasme initial ne tarda cependant pas à s'émousser. De quoi pouvaient vivre les rapatriés ? Le Tur Abdin est l'une des régions économiquement les plus défavorisées de Turquie, où il n'y a que peu de ressources en dehors de l'agriculture. Les paysans élèvent des moutons, des chèvres et parfois du gros bétail. Ils cultivent des céréales, des fruits et des légumes. Et le Tur Abdin est surtout réputé pour son bon vin. Mais de quoi peuvent bien vivre tous ceux qui ne sont pas fermiers ?

Le retour a été difficile pour ceux qui s'y sont risqués. Quelques-uns ont cependant engrangé de beaux succès. À Kafro, par exemple, des chrétiens revenus d'Allemagne ont ouvert une pizzeria très populaire. À Midyat, d'au-

tres gèrent une cave à vin. Mais on ne peut envisager la réinstallation d'un très grand nombre. Beaucoup de chrétiens ne peuvent joindre les deux bouts que parce qu'ils sont soutenus financièrement par des parents vivant en Occident. Et ce sont les multiples associations d'émigrés qui financent les rénovations des églises et des monastères du Tur Abdin.

Le retour des familles s'est en outre heurté d'entrée de jeu à d'autres problèmes. La scolarisation des enfants implique qu'ils apprennent d'abord le turc. En outre, les structures éducatives sur place sont limitées, particulièrement pour les filles. C'est pourquoi deux jeunes femmes ont créé en 2017 une petite maison d'accueil pour étudiantes à Midyat, afin que celles-ci puissent fréquenter les écoles de la ville et que leurs parents aient toutes leurs assurances quant à leur encadrement. Aujourd'hui, une trentaine de jeunes chrétiennes du Tur Abdin étudient dans une université.

Quelques avancées significatives mais précaires

C'est également à Midyat que fut fondé en 2014 le « Centre de la femme syriaque », qui offre diverses possibilités de formation. Le centre publie un magazine intitulé *Neshe*, « Femmes ». Un autre périodique chrétien syriaque a été lancé en 2012 : *Sabro*, « Espoir », dont la rédaction est installée à Midyat. La même année a été mise sur pied l'« Union académique syriaque du Tur Abdin » (devenue en 2014 l'« Association de recherche syriaque »), qui vient en aide aux jeunes étudiants de la région.

En mai 2017 naquit officiellement le premier club de football chrétien du Tur Abdin. En fait, depuis 1996 est organisé annuellement un grand tournoi de football, auquel participent des équipes représentant divers villages. L'événement est un moment fort pour la région, tant sur le plan sportif que sur le plan social. Le spectateur le plus éminent est toujours l'archevêque Timotheos, auquel il revient de remettre les trophées.

De mars 2014 à novembre 2016, une jeune femme du Tur Abdin, Februniya Akyol, acquit une certaine célébrité en devenant la co-bourgmestre de Mardin et aussi la première chrétienne à accéder à une telle fonction dans tout le pays. Malheureusement, après la tentative de putsch qui a secoué la Turquie en 2016 et le nettoyage politique qui s'en est suivi, les bourgmestres kurdes ont été déposés dans tout le pays. La mesure concerna aussi Mardin et Februnya Akyol fut démise de ses fonctions.

Mais les villages majoritairement chrétiens du Tur Abdin gardent à ce jour un bourgmestre chrétien. Il s'agit de Badebe, Bekusyone, Bnebil, Bsorino, Dayro Daşlibo, Harabale, Haḥ, Kafro Tahtayto, Marbobbo, Midun, Sare et Sederi.



Februnya Akyol, co-bourgmestre chrétienne de Mardin (2014-2016) et Zeki Arslan, bourgmestre chrétien de Dayro Daşlıbo, qui veille aussi à l'entretien du monastère de la Croix.

Les autorités turques ont partiellement fait preuve de bonne volonté en facilitant la vie des rapatriés. Ainsi, les voies d'accès aux villages furent asphaltées et de nombreux villages furent connectés au réseau électrique. Depuis 2013, il est également permis aux villages d'avoir des noms non turcs. En 2014, un premier village chrétien a retrouvé son nom d'origine. Alagöz est redevenu Bekusyone. À ce jour, cela est resté l'exception. Sur les cartes officielles, les villages ne sont pas identifiés par leurs noms chrétiens.

Les chrétiens restent exposés aux violences

À maintes reprises dans un passé récent, des chrétiens ont été victimes d'agressions physiques, lorsque s'intensifiaient des différends avec leurs voisins kurdes, principalement au sujet de l'occupation des terres. Il y a eu aussi des enlèvements. Parfois, des chrétiens ont été emprisonnés à la suite d'accusations mensongères. On a bouté le feu à leurs cultures pour les priver de leurs moyens d'existence et les pousser ainsi à l'émigration.

Aujourd'hui, la situation sécuritaire reste insatisfaisante. On ne cesse de déplorer des attaques contre les chrétiens. Les Kurdes tentent d'usurper les terres des agriculteurs chrétiens. En 2015-2016 ont eu lieu les derniers affrontements directs entre le PKK et les forces de sécurité turques. Mais la région demeure soumise au couvre-feu et le PKK continue à mener des attaques terroristes. Ainsi dans le village de Һаһ, où 6 personnes ont été tuées et 50 blessées lors d'une récente attaque contre le poste de police local. Les violences du PKK n'ont pas directement pour cible les chrétiens, mais ceux-ci sont bien évidemment affectés non seulement par les actions terroristes mais aussi, indirectement, par leur impact négatif sur l'économie et le tourisme. De plus, la guerre en Syrie voisine a également des répercussions dommageables au Tur Abdin.

Dans l'ensemble, la situation n'est donc pas facile. L'archevêque Timotheos estime que seules 100 familles sont rentrées durablement au cours des 15 dernières années. Cela représente 500 à 600 personnes.

Les paysans chrétiens spoliés de leurs terres

Dans les années 1990 et 2000, le cadastre de la région du Tur Abdin a été mis aux normes modernes, alors que la plupart des propriétaires chrétiens étaient absents. Parce qu'ils ne pouvaient pas faire valoir leurs droits ou à cause d'obstacles bureaucratiques, beaucoup ont perdu leurs terres pendant cette période. D'autres étaient en mesure de prouver leur droit de propriété, mais leurs champs (et souvent aussi leurs maisons) étaient occupés par des Kurdes, qui ne voulaient pas les restituer.

De nombreuses terres ont été confisquées par l'État, parce qu'il existe en Turquie une loi disposant que les forêts appartiennent automatiquement au domaine public. Dès lors que les chrétiens ne pouvaient cultiver leurs vignes et leurs champs et que ceux-ci étaient envahis par des buissons, ils les ont perdus. Une autre loi prévoit le transfert de propriété à l'État des terres inexploitées depuis 20 ans. C'est ainsi que tant de chrétiens se sont vus dépossédés. Les chrétiens font de leur mieux pour défendre leurs propriétés, sans jamais recourir à la violence. Plus ils sont nombreux dans un village, plus ils y parviennent. Le plus grand village chrétien est Midun avec près de 70 familles. Dans ce bourg, il existe une loi non écrite selon laquelle aucun chrétien ne vend sa propriété à un musulman. Jusqu'ici, c'était la garantie que le village resterait chrétien.

Les monastères et l'Église se battent aussi pour défendre leurs biens

Alors que la spoliation des terres des gens ordinaires se déroule dans le silence, les problèmes rencontrés par les monastères sont davantage répercutés par les médias, en particulier en ce qui concerne le monastère Mor Gabriel (mais d'autres monastères, tels que Deyrulzafaran, Mor Malke ou Mor Augin, ont des problèmes similaires).

Depuis 2008, le monastère Mor Gabriel se bat pour conserver l'usage de 50 hectares qui sont revendiqués par trois villages de la région ainsi que par le fisc et l'administration des forêts. Les moines assurent détenir des documents des années 1930 qui attestent clairement les droits de propriété du couvent. Mais leurs prétentions sont déboutées par la justice turque. Le monastère a porté l'affaire devant la Cour européenne des droits de l'homme. En mai 2019, cependant, les droits des opposants au monastère ont été confirmés. Les moines ont de nouveau fait appel en août de la même année.

Autre exemple de spoliation : en 2014, la capitale provinciale Mardin a été élevée au rang de grande communauté urbaine. Dans la foulée de cette réforme administrative, de nombreuses églises, monastères, cimetières et autres

possessions chrétiennes, en particulier des terres agricoles, ont été confisqués par le Trésor public et par d'autres institutions publiques. Au total, il s'agissait de 110 propriétés d'église, y compris des monastères aussi importants que Mor Malke ou Mor Yabob (Karno). Confronté à de vigoureuses protestations, l'État turc a partiellement fait marche arrière. En mai 2018, l'Église orthodoxe syrienne a officiellement récupéré 55 biens, dont les églises, les monastères et les cimetières. Le litige juridique concernant les autres propriétés n'a cependant pas encore été tranché. L'issue est incertaine.

Les monastères : centres spirituels et d'enseignement

Les monastères étaient et sont encore les centres ecclésiastiques, culturels et sociaux du Tur Abdin. Dans le passé, chaque localité importante possédait son « propre » monastère. Il y en avait, estime-t-on, jusqu'à 80. Seuls quelques-uns ont été préservés et sont encore habités à ce jour. Certains ont été restaurés, d'autres sont en cours de restauration, au prix de beaucoup d'efforts.

Nombre de ces églises et monastères ont à peine fait l'objet d'études historiques menées scientifiquement. Il n'en demeure pas moins que lorsque vous voyagez au Tur Abdin, vous plongez dans le passé le plus ancien du christianisme, de nombreux sites remontant au 4^e, voire au 3^e siècle.

Deux monastères ont repris vie ces dernières années : Mor Augin et Mor Yakob (Karno). Dans leurs églises, la louange de Dieu résonne de nouveau en syriaque, c.-à-d. en araméen, la langue de Jésus. Et les moines ont recommencé à rassembler autour d'eux des disciples pour leur enseigner la foi et la tradition de leur Église.

En Turquie, les chrétiens syriens-orthodoxes ne peuvent pas ouvrir officiellement des écoles ni pourvoir à l'organisation de l'enseignement religieux. Dans le Tur Abdin, on pallie cette impossibilité grâce aux écoles du dimanche qu'organisent les paroisses et qui sont tolérées par les autorités. Pendant les vacances d'été, les enfants des villages fréquentent ces écoles tous les jours ; ils y reçoivent l'enseignement des *malfoné* (professeurs de religion). On trouve certaines de ces écoles dans quelques villes et villages, mais elles sont surtout hébergées dans les monastères.

Une attention particulière est portée à l'apprentissage de la langue araméenne (syriaque), car elle n'est plus la langue maternelle de tous les chrétiens syriens orthodoxes, tant s'en faut. À Mardin, les chrétiens parlent l'arabe, et le kurde dans certaines parties du Tur Abdin. Dans la diaspora, ils pratiquent principalement la langue du pays d'accueil. C'est donc surtout pour apprendre l'araméen que les enfants des familles locales ou issus de l'émigration fréquentent les écoles monastiques en été.

Il y a aussi des élèves qui vivent et étudient toute l'année dans certains monastères, tout en recevant un enseignement dans les écoles turques. De même, dans quelques villages, un enseignement est prodigué toute l'année scolaire, quoique le programme soit réduit.

LE SYRIAQUE TEL QU'ON LE PRIE ET LE PARLE AU TUR ABDIN

Aujourd'hui, la connaissance du syriaque ne s'est nulle part ailleurs mieux conservée dans son caractère authentique qu'au Tur Abdin. Dans les écoles du dimanche organisées par les paroisses et dans les classes monastiques, les enfants apprennent à lire, à écrire, à chanter et à prier en syriaque dès leur plus jeune âge. Les enseignants, les moines et les dignitaires ecclésiastiques sont généralement aussi capables de le parler.

Cependant, les chrétiens du Tur Abdin parlent plutôt, dans la vie courante, le turoyo, un dialecte néo-araméen différent du soureth, que parlent les chrétiens du Kurdistan irakien. Les enfants grandissent dans cette langue orale non enseignée à l'école. Depuis les 16^e et 17^e s., il y a eu des tentatives d'écrire le turoyo, et c'est le cas actuellement dans la diaspora en Europe, où il y a environ 50 000 personnes parlant cette langue. En Europe, le turoyo subit maintenant l'influence des langues des pays d'accueil, mais il a conservé son caractère d'origine au Tur Abdin.

Envers et contre tout, la vie chrétienne continue au Tur Abdin

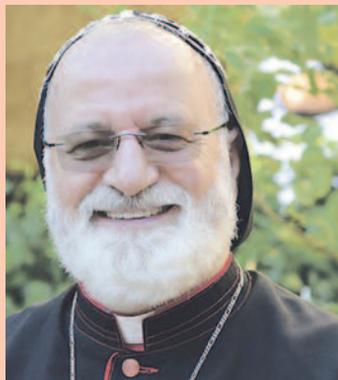
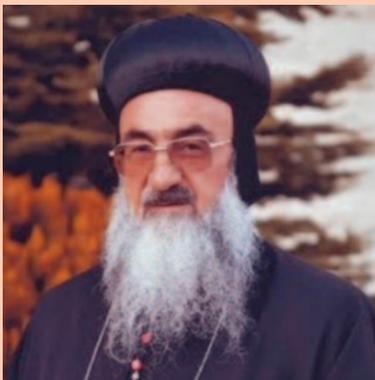
Gardons-nous de brosser un tableau trop pessimiste de la situation. À chaque printemps, jusqu'à un millier de personnes, pour la plupart âgées, reviennent d'Europe dans leur terre natale. Elles passent la belle saison dans les villages. Et pendant les vacances, leurs enfants et petits-enfants viennent leur rendre visite pour quelques semaines. On entend à nouveau des rires enfantins dans les rues des bourgs, et les gens se rassemblent dans les églises pour le culte. Cependant, au plus tard en octobre, la plupart préfèrent retourner en Occident. Peu de gens demeurent sur place pour veiller sur les maisons et les églises pendant l'hiver.

Malgré tout, la vie chrétienne continue dans le Tur Abdin. Il y a parfois des mariages, des baptêmes et (plus souvent) des funérailles. Et parce dans cette région, il y a non seulement des chrétiens syriens orthodoxes, mais aussi des chrétiens d'autres confessions qui n'ont pas leurs propres pasteurs, tous célèbrent le culte ensemble dans la liturgie de l'Église orthodoxe syrienne. Belle illustration de la nécessaire unité des chrétiens, qui doivent pour survivre en Orient dépasser les déchirures de l'histoire.

LES CHRÉTIENS DU TUR ABDIN AUJOURD'HUI

Environ 2600 chrétiens vivent donc encore aujourd'hui au Tur Abdin. L'écrasante majorité d'entre eux appartiennent à l'Église syrienne orthodoxe, mais on dénombre aussi dans la région quelques arméniens, chaldéens et syriens catholiques, protestants...

L'Église syrienne orthodoxe est organisée en deux archidiocèses : celui du « Tur Abdin », avec à sa tête l'archevêque Timotheos Samuel Aktaş (né en 1945, en fonction depuis 1975 ; ci-dessous à gauche), qui réside au monastère Mor Gabriel, dont il est aussi l'abbé ; celui de Mardin, avec à sa tête l'archevêque Philoxenos Saliba Özmen (né en 1964, en fonction depuis 2003 ; ci-dessous à droite), qui est également abbé du monastère Deyrulzafaran (à 5 km au sud-est de Mardin).



L'archidiocèse du Tur Abdin compte un peu plus de 1900 chrétiens (soit quelque 500 familles), celui de Mardin environ 670 (soit 150 familles).

La répartition de ces chrétiens est très inégale. Dans l'archidiocèse du Tur Abdin, il y a encore 29 villages et villes où résident des chrétiens, parfois des communautés encore relativement importantes, mais parfois aussi seulement un ou deux fidèles. L'archidiocèse dispose de sept prêtres desservant les paroisses. Cinq monastères sont habités.

Dans l'archidiocèse de Mardin, la majorité des fidèles (120 familles) habitent la ville de Mardin même ou dans les environs immédiats. Un prêtre les dessert. Le nombre de chrétiens dans cinq autres villages de la région est très faible. Il y a un monastère en activité. L'archidiocèse de Mardin comprend également la ville de Diyarbakır (en syriaque Amida), où vivent une trentaine de fidèles et un prêtre. Mais Diyarbakır ne fait pas partie du Tur Abdin proprement dit.

LA CULTURE CHRÉTIENNE DU TUR ABDIN

Le Tur Abdin est une petite région refuge, très isolée, à environ 900 mètres d'altitude, où l'ancien patrimoine culturel chrétien a été préservé. Bien sûr, la gloire du riche passé monastique n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut. Les tragédies de l'histoire ont causé la ruine de la plupart des monastères et des églises. Il est impossible pour un Européen de découvrir le peuple du Tur Abdin et le caractère unique de son patrimoine culturel en une seule visite touristique. Cela ne peut se faire qu'au fil de nombreuses rencontres, telles que celles que j'ai vécues durant trente ans.

Pourquoi n'y a-t-il pas de table ?

Lors de mes visites dans les villages, une particularité m'a toujours fait difficulté : on ne s'assied pas sur des chaises autour d'une table, mais sur des coussins à même le sol. Pourquoi pas une table ? Cela tient à l'architecture des maisons traditionnelles : en dehors du vestibule d'entrée et de la cuisine, celles-ci ne disposent que d'une pièce qui fait à la fois office de salle de séjour et de chambre à coucher. Le soir, le séjour devient la chambre de tous les habitants de la maison. On y étale les matelas et les couvertures empilés dans les niches des fenêtres. Il n'y a dès lors pas de place pour une table. Vous vous sentez comme à l'époque préchrétienne. Pour manger, une nappe est étalée sur le sol, sur laquelle sont disposés de la nourriture et des boissons, dont vous vous servez à votre guise. Aujourd'hui, il y a évidemment aussi une télévision dans la pièce ! Et dans les maisons nouvellement construites, on trouve du mobilier à l'occidentale...

Vieilles traditions ecclésiales

« Se rendre sept fois au Tur Abdin vaut un pèlerinage à Jérusalem », affirme un vieil adage syriaque. Avec ses dizaines de monastères, le Tur Abdin, est le centre spirituel de l'Église syrienne orthodoxe, où ont résidé les patriarches pendant des siècles. De très vieilles traditions ecclésiales s'y perpétuent.

Une expérience inoubliable est de vivre la célébration de la Semaine Sainte au Tur Abdin. Certes, elle est célébrée selon le même rite dans toutes les églises syriennes orthodoxes, y compris dans la diaspora. Mais au Tur Abdin, l'antiquité des bâtiments, la façon de célébrer, la participation des gens laissent une impression unique. Tout au long du Carême, pendant la prière des Heures, les étudiants du monastère Mor Gabriel, répartis en deux chœurs, se prosternent à maintes reprises et touchent le sol de leur front. Les musulmans ont-ils emprunté ce genre de prière aux chrétiens ? J'ai également été profondément impressionné par le jeûne strict pendant le Carême et surtout pendant la Semaine Sainte : pas de graisse animale pendant les 40 jours et un seul repas le soir pendant la Semaine Sainte.



Une vingtaine de nonnes jouent encore un rôle important dans la vie des monastères du Tur Abdin, où les enfants apprennent la langue syriaque. Photos Slawomir Dadas et Georg Pulling.

Chaque fois que j'étais au Tur Abdin, je rendais visite aux sœurs, les bonnes fées du monastère Mor Gabriel, qui cuisinent, nettoient, lavent les vêtements des moines, travaillent sans cesse, et n'en sont pas moins les premières à prier dans l'église. Souvent, nous avons prié ensemble le *Notre Père* autour de la table de leur salle à manger. Mais jamais elles ne l'ont fait sans que nous nous tournions d'abord vers l'Est : *Ex Oriente lux* !

Une particularité de l'Église syrienne orthodoxe au Tur Abdin est que dans les villages, là où le requièrent les besoins de la pastorale, il est courant qu'un père de famille réputé pour sa foi et son goût de la liturgie soit choisi par les fidèles et ordonné prêtre. Cet usage a permis que la vie ecclésiale des paroisses se perpétue au long des siècles, malgré l'isolement de la région. Les prêtres doivent souvent, à côté de leur charge spirituelle, exercer une autre occupation, de manière à assurer la subsistance de leur femme et de leurs enfants. Ce n'est pas sans difficultés.

Églises monastiques et églises rurales

Les églises monastiques sont aussi une spécificité du Tur Abdin. Les églises sont orientées. Elles possèdent un narthex qui précède une nef barlongue transversale, avec trois portes s'ouvrant à l'est sur les trois chapelles du sanctuaire. Ce style de construction n'est peut-être pas celui des églises des 4^e-5^e s., mais avec l'augmentation du nombre de moines qui prirent l'habitude de se répartir en deux chœurs chantant en alternance, il était plus approprié que ceux-ci ne se tiennent pas l'un derrière l'autre mais en deux groupes côte à côte. C'est de l'Église syriaque que la tradition du chant alterné est passée en Occident.

Aucune croix ne se voit dans aucune de ces églises. Cette absence perpétuelle une tradition originelle ? Je n'ai jamais rencontré d'églises de ce genre en dehors du Tur Abdin.

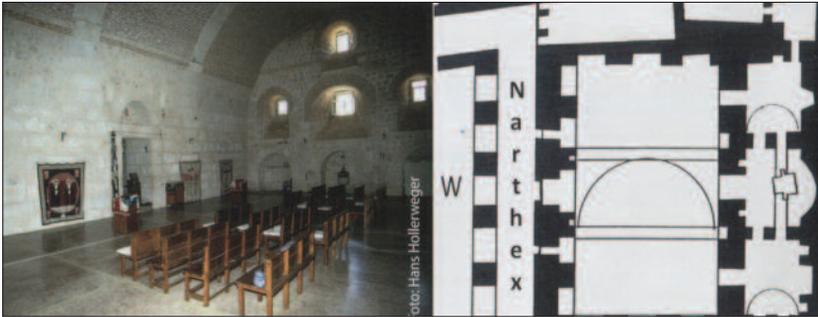


Photo (H. Hollerweger) et plan de l'église du monastère Mor Gabriel. Sur la photo, à gauche au milieu, l'entrée du sanctuaire.

Lorsque vous allez de village en village dans le Tur Abdin, vous trouvez dans chaque localité une ancienne église avec une nef longitudinale s'étendant d'ouest en est. La plupart de ces églises rurales datent de la fin du 8^e siècle. Elles ont généralement le narthex sur le côté sud ; on y dépose ses chaussures avant d'entrer dans l'église. Le narthex et la nef ont deux entrées : une à l'avant pour les hommes et une à l'arrière pour les femmes, car selon la tradition, les hommes sont assis à l'avant de l'église et les femmes, souvent séparées par une grille, dans la zone arrière. Évidemment, cette tradition est en train de disparaître dans de nombreux endroits.

Le chœur terminé en abside est surélevé et abrite en son centre l'autel, surmonté d'une structure en bois dans les églises plus anciennes, en pierre dans les plus récentes. Dans certaines églises autour de Haḥ, le chœur est décoré d'une grande croix dépourvue du corps du Crucifié. L'église conservant les plus beaux vestiges d'une fresque dans l'abside peut être admirée dans le village de Keferbe, où malheureusement ne vit plus aucun chrétien.

Je regrette qu'aujourd'hui l'on adjoigne des clochers aux églises des monastères et des villages, sous l'influence de l'architecture occidentale. Est-ce si nécessaire pour souligner la permanence de la présence chrétienne ?

Croix et manuscrits anciens

La croix était un symbole d'infamie jusqu'à l'époque de l'empereur Constantin ; ensuite, les chrétiens l'ont représentée, mais sans le corps du Crucifié. Dans les anciennes églises du Tur Abdin, il y a de nombreuses croix de ce type, qui sont sans aucun doute les plus anciennes.

Les manuscrits, en particulier les évangélistes, dont le Tur Abdin est particulièrement fier, sont un patrimoine culturel ancien. Si vous jouissez de la confiance des gardiens de ces trésors, on vous montrera les plus anciens évan-

géliaires enluminés du début du 13^e siècle. Il faut souligner que la calligraphie des livres liturgiques recopiés à la main s'est perpétuée jusqu'au 20^e siècle.

*
* *

Je rends grâce au destin de m'avoir fait connaître le Tur Abdin et de l'avoir fait connaître à travers les livres que j'ai écrits. Il faut espérer que les chrétiens vivant encore au Tur Abdin et ceux qui ont émigré à l'étranger resteront toujours conscients de leur précieux héritage.

Hans Hollerweger



Un baptême célébré par l'archevêque de Mardin. Promesse d'avenir pour les chrétiens du Tur Abdin.

TUR ABDIN : LÀ OÙ VIVENT ENCORE DES CHRÉTIENS

Dans les années 1960, il y avait encore au Tur Abdin 55 localités peuplées de chrétiens. Aujourd'hui, il y en a encore une trentaine où vivent au moins quelques chrétiens. Ce qui est significatif, c'est que depuis les années 2000, dans la plupart de ces villages, les anciens habitants émigrés en Europe, en Australie, aux USA dans les années 1970-1990, reviennent, durablement ou pendant l'été, réparent des maisons, en bâtissent de nouvelles, et restaurent églises et monastères. Passons en revue quelques exemples significatifs (localisables sur la carte en 4^e de couverture).

La ville principale du Tur Abdin est **Midyat**. Il y a 50 ans, 95 % de ses habitants étaient chrétiens (plus de 1000 familles). Aujourd'hui, ils ne sont plus qu'1 % de la population ! 191 familles (environ 500 personnes) chrétiennes vivent encore en permanence dans la cité. Les chrétiens maintiennent en bon état les six églises de la ville et le monastère Hobl Abraham situé à proximité. Les orfèvres chrétiens de Midyat sont connus au niveau national. Il y en a encore quelques-uns. Récemment, quelques centaines de réfugiés chrétiens fuyant la guerre en Syrie se sont établis dans la ville ou à proximité.

À l'est de Midyat

Il y a un demi-siècle, **Azakh** (rebaptisée en 1937 du nom turc d'Idil) était encore une ville intégralement chrétienne. L'interdiction faite par le bourgmestre Şukru Tutuş aux chrétiens de vendre leurs propriétés à des musulmans contribuait à les maintenir sur place, malgré les violences dont ils avaient été victimes lors de la crise turco-chypriote de 1963-1964. L'imposition d'un maire kurde par l'armée en 1979 favorisa la kurdisation de la localité, et une politique d'intimidation des chrétiens poussa nombre d'entre eux à l'émigration, surtout après l'assassinat, le 17 juin 1994, de l'ancien maire Şukru Tutuş. Aujourd'hui, Azakh compte 30 000 habitants, dont 20 seulement sont chrétiens ! Quelques familles ont tenté de s'y réinstaller, mais la plupart ont abandonné après les combats entre le PKK et l'armée en 2016. Toutefois, quatre familles sont rentrées d'Europe dernièrement. Il y a une dizaine d'années, l'église de la Mère-de-Dieu été rénovée et une maison d'hôtes a été construite à côté.

Midun est le plus grand village du Tur Abdin à être encore totalement chrétien. Y vivent 68 familles. Ces dernières années, une soixantaine de maisons ont été rénovées ou nouvellement construites. En 2004, l'église Mor Yakob a été restaurée et en 2018, un nouveau centre communautaire avec maison d'hôtes a été inauguré, où peuvent résider les anciens villageois émigrés qui reviennent visiter le village sporadiquement.

Bsorino (Haberli en turc) est un autre gros village chrétien. Il y existait naguère une école ecclésiastique très réputée, qui compta jusqu'à 700 étudiants. Dans les années 1990, la population était tombée à 25 familles. Aujourd'hui, 32 familles vivent à nouveau à Bsorino. Deux tiers des 25 églises et chapelles du village ont été rénovées depuis 2000. Une maison de retraite est en cours de construction.

Inwardo ou 'Ayn Wardo (Gülgöze en turc) est un village de haute altitude, célèbre pour avoir été le refuge de milliers de chrétiens de tout le Tur Abdin fuyant le génocide en 1915. De 200 familles, le nombre de ses habitants passa à plus de 20 000. Pendant 60 jours, les villageois résistèrent victorieusement à plusieurs attaques des Turcs et des Kurdes. Plus de 100 familles chrétiennes vivaient encore à Inwardo dans les années 1970. Présentement, il n'y en a plus que 11, se partageant la localité avec 15 familles musulmanes. Deux familles émigrées l'une en Suède et l'autre en Allemagne ont construit de nouvelles maisons et envisagent de rentrer définitivement. Beaucoup d'autres reviennent pour l'été. Au total, 24 nouvelles maisons ont été construites.



Le village de 'Ayn Wardo (« La source de la rose ») et son église fortifiée.

Au nord de Midyat

Le village de **Zaz** (Izbirak en turc), qui avait payé un lourd tribut en vies humaines lors du génocide de 1915, fut complètement abandonné en 1992-1993, les chrétiens fuyant les menaces que faisaient peser sur eux les milices kurdes du PKK. Mais à partir de 2008, certains anciens habitants ont com-

mencé à revenir de temps à autre. L'église Mor Dimet (6^e s.) est en cours de restauration. De nombreuses maisons ont également été construites depuis 2018. Mais il n'y a qu'un seul chrétien vivant sur place en permanence ; les autres ne passent que les mois d'été à Zaz.

Le village de **Dayro Daşlibo** (Çatalçam en turc) s'est développé vers la fin du 19^e s. sur le site du « monastère de la Croix » (telle est d'ailleurs la signification du nom du village) fondé par saint Aho au 6^e s. pour y accueillir une relique de la croix du Christ rapportée de Constantinople. Beaucoup d'habitants furent victimes du génocide de 1915. En 1925-26, des rebelles kurdes établirent une base dans le bourg, qui fut sévèrement bombardé par l'armée turque. Dans les années 1970, le conflit entre le PKK et le régime d'Ankara provoqua la fuite de nombreux habitants. Le village fut largement détruit et évacué sous la pression de l'armée turque en 1992. Une quinzaine de chrétiens revinrent s'y établir vers 2000. Mais en juillet 2004, le bourgmestre Gevriye Arslan fut assassiné par des Kurdes, pour le motif qu'il avait refusé de leur céder les terres d'une chrétienne qui avait été kidnappée et convertie de force à l'islam. Les quatre familles chrétiennes du village ont dû se battre pour récupérer leurs terres usurpées par un clan kurde, et ont fini par obtenir le soutien de l'armée turque pour faire reconnaître leurs droits.

À **Hah** (Anıtlı en turc) vivent 29 familles chrétiennes. Bien que les villageois entretiennent avec beaucoup de soin la merveilleuse église Sainte-Marie, une douzaine d'églises et de chapelles de ce village au riche patrimoine architectural ancien sont en ruine. Deux familles ont construit de nouvelles maisons et un jeune homme est revenu de Suède.

À **Hapsus** (Mercimekli en turc) ne vit plus qu'un couple de chrétiens, au milieu d'environ 250 musulmans, kurdes et arabes. Les villageois émigrés ont cependant restauré l'église Mor Shemun (6^e s.). Au sud du patelin se trouve le monastère Mor Lozor (Saint-Lazare), en très piteux état.

Depuis des décennies, il n'y avait plus de chrétiens à **Ahlah**. Mais vers 2010, un couple émigré en Suède est revenu et y a édifié une nouvelle maison, où ils vivent la plus grande partie de l'année. Toutefois, aucune initiative n'a été prise pour restaurer la vieille église du village.

C'est au début des années 1990 que les derniers chrétiens quittèrent le village de **Kfarbe** (Güngören en turc). Depuis l'étranger, les villageois émigrés se sont organisés pour assurer la restauration de l'église Mor Stephanos (édifiée en 778). Depuis peu, un chrétien habite de nouveau la localité.

Au sud du Tur Abdin, le Beth Rishe

La zone montagneuse au sud du Tur Abdin s'appelle le Beth Rishe. Un seul village est resté habité pendant les combats des années 1990 : **Harabalah** ou **Arkah** (Üçköy en turc), où vivaient 25 familles. Aujourd'hui, il y en a 69.

Plus de 100 maisons ont été construites ou rénovées ces dernières années. Les églises Mor Afrem et Mor Theodoros ont également été restaurées. À l'époque du génocide, beaucoup de familles syriaques du bourg se sont réfugiées en Syrie, où elles contribuèrent notamment à la fondation de la ville de Qamishli.



Le monastère Sainte-Marie de Ḥaḥ est sans doute le plus beau monument ancien du Tur Abdin. Selon la légende, l'église aurait été construite par les rois mages à leur retour de Bethléem. Cliché Nahro Beth Kinne, Institut assyrien de Belgique.

À **Badibe** ou Beth Debe (Dibek en turc), il y avait encore plus de 100 familles chrétiennes vers 1970. Vingt ans plus tard, il n'en restait plus aucune. En 2002 commencèrent à revenir plusieurs anciens habitants. Environ 35 maisons furent restaurées et 11 nouvelles furent bâties. Pendant l'hiver, seuls deux couples habitent le village, mais plus de 100 chrétiens y résident en été. L'église Sainte-Marie a été rénovée voici peu.

Kafro Tahtayo (Elbeğendi en turc) avait été complètement évacué en 1995. Onze familles sont revenues à partir de 2006. Quelques autres ont suivi. Les habitants ont restauré la chapelle de la Vierge et, à l'été 2019, l'église Mor Yakob (5^e-6^e s.). Actuellement, 14 familles chrétiennes vivent en permanence dans la localité. En été, les chrétiens sont bien plus nombreux.

À **Anhel** (ou Enhil, Yemişli en turc), on dénombrait en 1970 environ 350 familles chrétiennes. En 2020, seuls trois couples vivent encore dans le

bourg. Mais les émigrés y ont construit récemment 80 nouvelles maisons et en ont rénové 30, qui ne sont cependant habitées que pendant l'été, quand le village se remplit de plus de 300 résidents temporaires. Ils ont remis à neuf plusieurs églises, dont Mor Kuryakos et Mor Eshayo.

À la frontière syrienne

La ville de **Nusaybin** (Nisibe) compte plus de 100 000 habitants, parmi lesquels une seule famille chrétienne, qui est en charge de la garde du monastère Mor Yabob, un des plus remarquables monuments du patrimoine syriaque, remontant au 4^e siècle. Nisibe était alors un centre majeur de la chrétienté, où fut fondée une école théologique qui prit la succession de celle d'Édesse (l'« école des Perses »), fermée en 489, et attirait des milliers d'étudiants. Le site est peu visité par les touristes, en raison de la proximité de la frontière syrienne. Une hôtellerie a cependant été aménagée près du monastère.



L'église Mor Yakob de Nusaybin (4^e s.) et son gardien, Daniel Cepe, dont la famille est aujourd'hui la seule chrétienne de la localité.

Mardin et ses environs

La capitale provinciale **Mardin**, à la lisière du Tur Abdin, s'étendant sur un promontoire rocheux dominant la plaine du Tigre, était jadis une ville chrétienne d'importance, siège d'évêques de différentes églises (le patriarche syrien orthodoxe résida dans le monastère voisin de Deyrulzafaran jusqu'en 1924, et le patriarche syrien catholique résida dans la ville même de 1854 à 1915). C'est pourquoi l'on y trouve plusieurs églises syriennes orthodoxes, ainsi qu'une église syrienne catholique, une chaldéenne catholique, une arménienne catholique et une protestante. À la veille de la première guerre mon-



L'église des Quarante-martyrs est la principale de Mardin. Le seul prêtre de la ville y réside.

diale, 12 000 chrétiens araméens et 7500 Arméniens y vivaient, dont un grand nombre périrent ou furent déportés lors du génocide. Aujourd'hui subsistent 120 familles chrétiennes. Les fidèles des diverses dénominations se rassemblent chaque dimanche dans le même lieu de culte et célèbrent ensemble la

liturgie. Autour de Mardin, il y a encore 5 villages avec une population chrétienne : Bnebil (13 familles), Brahimiyé, Ciftlik, Qiltmara (avec chacun deux familles) et Kelith (4 familles), qui fut autrefois un bourg important, où se trouvent une église syrienne orthodoxe, une syrienne catholique et une protestante, ainsi que le monastère Mor Abhay (4^e s.). **ICO**

LES MONASTÈRES DU TUR ABDIN ENCORE EN ACTIVITÉ

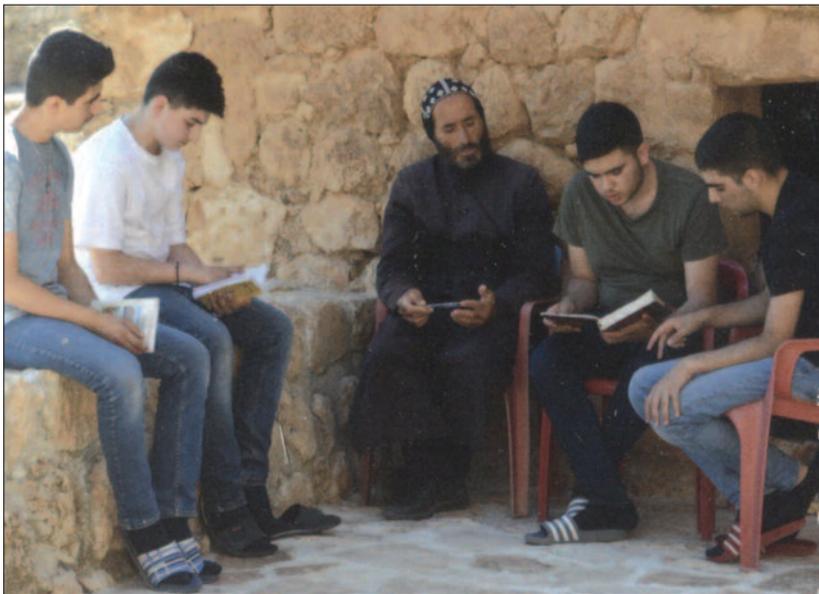
Le Tur Abdin doit son nom au grand nombre (jusqu'à 80) de communautés monastiques qui y foisonnèrent jadis. Les monastères étaient des centres de la vie ecclésiale, culturelle et sociale. Aujourd'hui, seuls cinq d'entre eux dans l'archidiocèse du Tur Abdin et un seul dans l'archidiocèse de Mardin sont encore occupés par des moines et des moniales. D'autres, cependant, parfois récemment rénovés, restent des centres spirituels vénérés, où se célèbre de temps à autre la liturgie.

Le monastère **Mor Gabriel**, à 25 km de Midyat, officiellement fondé en 397 (mais peut-être plus ancien de quelques décennies) est le cœur du Tur Abdin. La communauté est composée de 3 moines, 14 moniales et environ 30 étudiants, ainsi que 4 enseignants (avec leurs familles). C'est là que vit l'archevêque du Tur Abdin, Timotheos, qui est aussi l'abbé. Dans le passé, y vécurent jusqu'à 1000 moines. Le monastère tire son nom de saint Gabriel de Beth Kustan (Bequsyone), qui était à sa tête à l'époque de l'invasion musulmane (7^e s.). Mor Gabriel a affronté bien des avanies au cours de son histoire ;



aujourd'hui, ainsi qu'il a été dit, il se voit menacé d'être dépossédé d'une partie de ses terres agricoles. Chaque année, il attire maints touristes, principalement des Turcs. Ils étaient 80 000 en 2015, mais le chiffre a considérablement décliné en raison de l'insécurité régnant dans la région.

Le monastère **Mor Augin** a été fondé par saint Augin († 363), c.-à-d. Eugène, très vénéré dans l'Église syrienne orthodoxe. À son apogée, il compta jusqu'à 350 religieux. Le dernier moine mourut vers 1970 et le monastère fut laissé à l'abandon. En 2010, le père Yoken s'y réinstalla et s'employa à restaurer les lieux. Un second moine, David Karl, l'a entre-temps rejoint. Chaque été, une quinzaine d'étudiants venus de la diaspora y redécouvrent les richesses du patrimoine syriaque. Les terres agricoles du monastère, au pied des monts Izlo, sont malheureusement occupées par des familles musulmanes, sans que l'abbé ait jusqu'ici pu obtenir leur rétrocession.



Des étudiants de la diaspora apprennent le syriaque avec le père Yoken.

Un monastère juché sur un sommet des monts Izlo a été rouvert en 2013 : **Mor Yakub (Karno)**. On ne connaît pas grand-chose de l'histoire de ce couvent, qui remonte au 6^e siècle. Il était abandonné depuis le 18^e s., mais fut occupé un temps par une famille dans les années 1970. Aujourd'hui, un moine y réside de nouveau, l'abbé Aho (Sefer) Bileçen. Il vit de dons et aussi de la production des jardins environnant le monastère. Il a le projet d'ouvrir pro-

chainement une école et une petite hôtellerie. Le 9 janvier dernier, il a été arrêté par les autorités turques, qui l'accusent d'avoir apporté de l'aide à des militants kurdes du PKK (voir notre Bulletin n° 293, p. 27)

Un autre monastère **Mor Yakub** se trouve à proximité du village de **Şalah** (Bariştepe en turc) ; y vivent un moine et cinq nonnes. Pendant l'été, quelque 20 enfants y sont scolarisés. Dans le village de Şalah, tout proche, vivent encore deux veuves chrétiennes. Le monastère a été fondé vers 400 par un moine égyptien du nom de Yakub (Jacques). Florissant, il fut le siège d'un évêché, et d'un patriarcat dissident de 1364 à 1494. De 1916 à 1965, il avait été totalement délaissé.

Le monastère **Mor Malke**, au sud du Tur Abdin, doit son origine, au 4^e s., à saint Malke, un disciple de saint Augin. Son tombeau, dans la crypte de l'église, est un lieu de pèlerinage réputé pour la guérison des malades. Détruit et reconstruit à plusieurs reprises au cours de son histoire, il fut le siège d'un évêché du 15^e s. à la première guerre mondiale. Pendant la tourmente de 1915, de nombreux chrétiens des villages environnants se réfugièrent à l'abri de ses murailles et purent ainsi échapper au massacre. En cours de restauration depuis le début des années 2000, il compte deux moines et deux moniales, ainsi que 5 étudiants permanents.

Dans le voisinage de Mardin, il y a enfin le fameux **Deyrulzafaran** (ci-dessous), datant au 5^e s. (mais son état actuel est le fruit d'une reconstruction au 19^e). Il fut jusqu'en 1924 le siège du patriarcat syrien orthodoxe, et un centre majeur où se perpétuait la culture syriaque traditionnelle et où étaient formés les prêtres. Son nom de « monastère du Safran » lui vient de la couleur jaune de ses pierres. Son ancien nom, Mor Hananyo (Ananias), est presque tombé dans l'oubli. Il lui venait d'un évêque de Mardin qui l'agrandit en 793 après une période de déclin. Depuis 2003, l'abbé est l'archevêque de Mardin, Philoxenos Saliba Özmen, qui y vit avec un autre moine. Il veille soigneusement à la restauration des bâtiments et à l'entretien de ses terres. De nombreux Turcs visitent l'endroit chaque année. Les visiteurs de l'étranger sont en revanche plutôt rares.

ICO



Pour en savoir plus :

Sur internet, on trouve quantité de vidéos ou de documents sur les villages et les monastères du Tur Abdin, souvent postés par des chrétiens araméens émigrés après leur retour d'un séjour estival dans leur terroir d'origine. Preuve de l'attachement de ces chrétiens à celui-ci, ce qui est bon signe pour l'avenir.

Le meilleur ouvrage est celui de Hans HOLLERWEGER, *Tur Abdin*, 2^e éd., Linz, 1999, en trois langues (allemand, anglais, turc), superbement illustré. Il est malheureusement épuisé et difficile à trouver.

Remarquable aussi : Sébastien DE COURTOIS, *Les derniers Araméens, le peuple oublié de Jésus*, 2^e éd., La Table Ronde, 2007 (photographies par Douchan Novakovic, introduction historique par Alain Desreumaux, préface du prince Michel de Grèce). Album photographique et carnet de voyage.

Du même auteur, sur le génocide de 1915-1917 (le *Seyfo*) : S. DE COURTOIS, *Le Génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers Araméens*, Paris, Ellipses, 2002. On recommandera aussi l'excellent film *Seyfo* (version 2015) produit par notre compatriote Nahro Beth-Kinne et le cinéaste Robert Alaux. S'adresser, pour l'obtenir à l'Institut assyrien de Belgique : institut.assyrien.belgique@gmail.com

Pour s'abonner à la revue d'ICO (en allemand), où paraissent régulièrement des informations sur l'actualité des chrétiens du Tur Abdin, voir www.christlicher-orient.at

NOUS ORGANISONS UN FONDS DE SECOURS D'URGENCE POUR LES ASSOCIATIONS DE BEYROUTH QUE NOUS SOUTENONS : MERCI DE VERSER VOS DONNS SUR NOTRE COMPTE BE 48 0015 1620 0027, AVEC LA MENTION : URGENCE LIBAN

E

ssai

NOTRE HISTOIRE : SOLIDARITÉ-ORIENT D'HIER À AUJOURD'HUI

Vous avez été nombreux à nous faire part de l'intérêt suscité par le premier volet de l'histoire de notre association. Vos messages enthousiastes nous ont heureusement surpris et nous vous en remercions. Comme la matière s'avère plus abondante que nous ne le pensions, le plan annoncé dans le précédent Bulletin sera adapté ; il prévoyait 4 épisodes, mais il y en aura davantage.

(II) L'ORIENT CHRÉTIEN DANS LES RÊVES PRÉCOLONIAUX DE NOS DEUX PREMIERS ROIS (1835-1855)

Un an avant la fondation de L'Œuvre d'Orient à Paris (1856), un voyage en Égypte et en Palestine du duc de Brabant, futur Léopold II, allait attirer l'attention des catholiques belges sur la question de la Terre sainte. Cette expédition répondait certes principalement au souci d'ouvrir à la Belgique des débouchés économiques voire des possibilités coloniales dans l'Orient méditerranéen, mais elle fut aussi l'occasion de contacts avec les chrétiens orientaux.

Les rêves précoloniaux de Léopold I^{er}, la Belgique et les missions catholiques en Éthiopie et au Soudan (1835-1842)

Le roi Léopold I^{er} avait tôt conçu la perspective d'une expansion outre-mer pour son jeune royaume. À une époque où les nations européennes s'engageaient pratiquement toutes dans des projets coloniaux, il lui semblait que la Belgique devait emprunter la même voie dans l'intérêt de son économie. Le souverain pensait tantôt à négocier avec des nations étrangères des accords commerciaux et diplomatiques favorables aux exportations belges, tantôt à acquérir des territoires où établir une implantation belge. Si notre premier roi eut principalement en vue l'Amérique latine, son intérêt se porta aussi vers le Proche-Orient, en raison, notamment, de la décrépitude de l'Empire ottoman, qui attisait les ambitions de maintes puissances occidentales.

Léopold I^{er} avait repéré les qualités d'un jeune diplomate d'origine gantoise, Édouard Blondeel van Cuelenbroek (1809-1872)², nommé fin 1835 secrétaire de la légation belge à Rome, où il devint vite très apprécié de la curie pontificale, au contraire de son supérieur, le vicomte Charles Vilain XIII, ministre plénipotentiaire, mal vu du Saint-Siège en raison de ses positions libérales ; l'animosité entre les deux hommes devint telle que le gouvernement fut contraint de démettre Blondeel de sa fonction³. Le Roi s'arrangea alors pour le transférer en septembre 1837 comme consul à Alexandrie, « chargé d'étudier et de consolider les relations commerciales de la Belgique », et aussi de s'y employer discrètement à étudier la faisabilité d'une éventuelle acquisition par la Belgique de l'île de Candie (la Crète), possession de l'Empire ottoman. Élevé au rang de consul général en juin 1838, Blondeel dirigea en 1840-1842, à l'instigation du souverain, une expédition à destination de l'Éthiopie via la mer Rouge. Catholique fervent⁴, l'explorateur prit soin de favoriser partout où il passa les implantations missionnaires, comme en témoigne sa correspondance avec le cardinal Giacomo Filippo Frasoni (1775-1856), préfet de la Congrégation de la Propagande⁵. Ainsi, à Djeddah, l'avant-port de La Mecque, il intercéda auprès du grand shérif hachémite Muhammad ibn Aoun (1767-1858)⁶, qu'il avait connu en Égypte et dont il avait apprécié l'esprit tolérant, afin que ce prince accordât sa protection au père Antoine Foguet, servite de Marie, et à deux chrétiens arabes qu'il avait pour collaborateurs. Arrivé en février 1841 à Massauah, principale porte maritime de l'Éthiopie, Blondeel y rencontra le père lazariste Giustino de Jacobis (1800-1860), préfet apostolique d'Abyssinie, missionné par le *dajjazmatch*⁷ Webé Hailé Maryam

² Albert DUCHESNE, *À la recherche d'une colonie belge. Le consul Blondeel en Abyssinie, 1840-1842* (Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge, coll. In-8°, 30/3), Bruxelles, 1953 ; Richard PANKHURST, dans *Encyclopaedia Aethiopica*, I, Wiesbaden, 2003, p. 596 ; Jan ANCKAER, dans *Biographical Dictionary of Overseas Belgians*, Bruxelles, 2012.

³ Cf. André BOLAND, « L'impossible ambassade. À propos des relations diplomatiques entre la Belgique et le Vatican, 1832-1837 », dans G. BRAIVE et J. LORY, *L'Église et l'État à l'époque contemporaine. Mélanges dédiés à la mémoire de Mgr Aloïs Simon* (Publications des Facultés universitaires Saint-Louis – Collection générale, 3), Bruxelles, 1975, pp. 69-90.

⁴ Il avait été anobli par le pape Grégoire XVI et fait comte romain.

⁵ Exploitée par le père Auguste ROEYKENS, « Les préoccupations missionnaires du consul belge Ed. Blondeel van Cuelenbroeck en Abyssinie (1840-1843) », dans *Bulletin des séances de l'Académie Royale des Sciences d'Outremer*, n.s., V/6 (1959), pp. 1135-1154.

⁶ Grand-père du shérif Hussein (1853-1931), roi du Hedjaz de 1916 à 1924, lui-même trisaïeul de l'actuel roi de Jordanie, Abdullah II. La dynastie des Hachémites était gardienne des Lieux saints de La Mecque et de Médine depuis le 13^e siècle.

⁷ Depuis 1769, l'Éthiopie était en pleine anarchie (période connue sous le nom de *Zamana Masafent*, « le temps des Juges ») ; le pouvoir impérial était quasi inexistant, et les différentes régions du pays étaient en fait autonomes, dirigées par les dynasties locales et les *dajjazmatch* (hauts dignitaires militaires), qui se livraient d'incessantes guerres locales. Cf. Kirsten STOFFREGEN-PEDERSEN, *Les Éthiopiens* (Fils d'Abraham), Turnhout, 1990, p. 23. L'Église éthiopienne était elle-même déchirée par quantité de querelles théologiques.

(Oubié) du Tigré afin d'accompagner au Caire des notables éthiopiens mandatés pour solliciter du pape copte Pierre VII l'envoi d'un nouvel *abouna*, chef du clergé séculier⁸. Oubié avait exigé du père de Jacobis qu'il reçoive aussi du patriarche l'autorisation de développer sa petite mission catholique établie à Adoua. Blondeel lui conseilla de passer d'abord par Rome, de manière à obtenir une audience papale pour les dignitaires éthiopiens, qu'il présumait attirés par l'union à l'Église catholique. Mais cette manœuvre n'aboutit point et le patriarche copte dépêcha en Éthiopie un nouvel *abouna*, Salama III, « un jeune homme d'une vingtaine d'années, irréfléchi et pervers » (selon Blondeel), qui se montra l'adversaire résolu de toute mission catholique et menaça d'excommunier l'impératrice consort en titre, Ménen, et son fils, le *ras* Ali Alula (1818-1866), coupables à ses yeux de déviances hérétiques⁹.

Blondeel poussa vers le sud-ouest du pays chrétien, jusqu'au Godjam, dont le prince, Goshshu Zéwdé (Gocho), était désireux de s'ouvrir à l'influence européenne et ambitionnait de christianiser par la conquête les Gallas, peuple païen vivant aux confins méridionaux de son territoire. Gocho s'engagea à permettre l'ouverture d'une mission et d'une école catholiques, que Blondeel voyait déjà administrées par des religieux belges. Peu après, il fut en contact avec l'*etchtchagé* Gabra Maryam, qui s'opposait frontalement à l'*abouna* Salama et projetait pour ce motif un rapprochement avec l'Église romaine. Descendant le Nil Bleu pour rentrer en Égypte, Blondeel fut, grâce au soutien du vice-roi du Soudan Ahmed Pacha¹⁰ l'artisan principal de la création à Khartoum (mai 1842) de la première mission catholique, confiée au père lazariste Luigi Montuori (1797-1857).

Passant par Rome avant de retourner en Belgique, où on le croyait mort, Blondeel rédigea un compte rendu à destination de la Propagande, plaidant pour l'établissement de missionnaires belges au Godjam : selon lui, Gocho se montrait favorable à la propagation du catholicisme dans son pays afin de christianiser les Gallas ; il aurait même confié à l'explorateur que « ses prêtres sont des imbéciles et des lâches qui ne feraient rien ni pour Dieu ni pour leur prochain », et que des « prêtres blancs auraient seuls le courage de por-

⁸ Jusqu'en 1959, le métropolitain, autorité suprême de l'Église d'Éthiopie, était de droit un évêque égyptien envoyé par le patriarcat copte. Les moines, quant à eux, avaient une hiérarchie propre, avec à sa tête l'*etchtchagé*, supérieur du grand monastère de Dabra Libanos, bien plus respecté par les fidèles.

⁹ Le *ras* Ali et sa mère, musulmans convertis, étaient en outre confrontés à l'hostilité d'Oubié du Tigré, qui les accusait de favoriser l'islam. Il s'ensuivit une guerre, qui se termina par la défaite d'Oubié à la bataille de Dabra Tabor, en février 1842, alors que Blondeel était encore dans le pays.

¹⁰ En 1821, Méhémet Ali, vice-roi d'Égypte, avait conquis le Soudan. Bien qu'il fût théoriquement vassal du sultan ottoman, il y nommait son propre vice-roi.



Edouard Blondeel van Cuelenbroeck (1809-1872), lithographie de J. Schubert.



Salama III (v. 1820-1867), 107^e *abouna* (métropolitain) de l'Église orthodoxe d'Éthiopie.

ter l'évangile chez les Gallas » ! De retour à Bruxelles, Blondeel publia en 1844 pour le gouvernement un rapport fourmillant d'informations très utiles et neuves sur l'Éthiopie, insistant sur la nécessité d'y envoyer des missionnaires et suggérant l'établissement d'un comptoir colonial sur la côte érythréenne d'Amfilla, à 100 km au sud-est de Massaoua¹¹. Déjà confronté à d'énormes difficultés avec l'établissement de Santo Tomás (Guatemala), le gouvernement de Jean-Baptiste Nothomb n'y donna pas suite¹².

Un éminent spécialiste de l'histoire de l'Éthiopie estime que nul n'y joua « le jeu du proto-impérialisme avec plus d'enthousiasme et moins de scrupules que le consul Blondeel »¹³. Si celui-ci n'est pas parvenu à créer l'implantation belge en Abyssinie dont rêvait Léopold I^{er}, on lui doit d'avoir contribué à l'érection des circonscriptions ecclésiastiques catholiques de Khartoum (1842) et du pays des Gallas, préluant à la création du vicariat apostolique d'Afrique centrale (1846).

¹¹ *Rapport et mémoires sur la colonisation de l'Abyssinie, présentés au Gouvernement belge, 1839-1842*, s.l., s.d. [1844].

¹² Blondeel continua par après à servir la diplomatie et les intérêts belges au Mexique, au Guatemala, comme ministre de Belgique à Istanbul (lors du premier voyage en Orient du duc de Brabant ; cf. ci-après) et finalement aux États-Unis.

¹³ Sven RUBENSON, *The Survival of Ethiopian Independance*, Londres, 1976, pp. 99-102 et 132 suiv.

Le « Grand Tour » (1854-1855) du duc et de la duchesse de Brabant dans le contexte de la guerre de Crimée¹⁴

Les visées expansionnistes de Léopold I^{er} inspirèrent son successeur, Léopold II, qui les amplifia tout son règne durant, jusqu'à se lancer dans l'aventure congolaise, aujourd'hui si contestée, et devenir le souverain du plus grand territoire colonial africain qui fût. Mais, avant l'Afrique noire, Léopold, encore duc de Brabant, avait lorgné comme son père vers maints horizons. Ainsi doit se comprendre son premier voyage au Proche-Orient en 1854-1855, dont les motivations étaient multiples. Léopold comptait sur le climat chaud pour remédier à ses problèmes de santé, et il souhaitait aussi se libérer quelques mois de l'emprise paternelle. Outre la recherche des potentialités économiques qu'offrait l'Égypte et qu'il ne perdit jamais de vue, outre un intérêt à vrai dire très secondaire pour les antiquités pharaoniques¹⁵, pour Léo (comme on l'appelait alors familièrement) ce voyage revêtait aussi une dimension religieuse. Peut-être parce que le duc de Brabant était accompagné de sa toute jeune épouse, l'archiduchesse Marie-Henriette d'Autriche, de la branche des palatins de Hongrie ; dans l'esprit du roi Léopold I^{er}, ce mariage conclu en 1853 avec une représentante de la plus catholique des dynasties alors régnautes avait pour dessein d'améliorer la perception que le Saint-Siège avait d'un royaume de Belgique né d'une révolution libérale et doté d'un souverain demeuré luthérien et de surcroît franc-maçon. Au demeurant, le duc de Brabant, quoi qu'on en ait dit, était foncièrement attaché à la foi catholique de sa défunte mère, la pieuse Louise-Marie d'Orléans. Aussi fut-ce certainement à son initiative que la Terre sainte fut mise au programme de ce « Grand Tour » de 1854-1855, qui pouvait passer pour une sorte de « voyage de noces », mais qui, en raison du contexte international, avait surtout une portée éminemment politico-religieuse.

La Terre sainte se trouve alors en effet au cœur du « grand jeu » diplomatique suscité par le déclin de l'Empire ottoman, surtout après l'occupation (1832-1841) de ses provinces syro-palestiniennes par l'Égypte du vice-roi Muhammad Ali (Méhémet Ali), qui y entreprend une remarquable politique d'émancipation des chrétiens¹⁶ ; Méhémet Ali est soutenu par la France, mais

¹⁴ L'étude la plus complète est celle d'É.-A. JACOBS, « Le premier voyage du futur Léopold II en Orient (1854-1855) d'après des documents inédits », dans *Bulletin des Séances de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer*, n.s. XI/2 (1965), pp. 194-224.

¹⁵ Sur cet aspect, voir la remarquable étude récente de Bernard VAN RINSVELD, « “Souvenirs”, diplomatie et politique. Les voyages du duc de Brabant, futur Léopold II, et l'Égypte au travers des archives du Fonds Goffinet », dans C. CANNUYER et Marianne MICHEL (dir.), *Archiver, conserver et collectionner en Orient. Alexandre Tourovets (1953-2019) in memoriam* (Acta Orientalia Belgica, 33), Bruxelles, 2020, pp. 151-241.

¹⁶ Henry LAURENS, *La Question de Palestine, l'Invention de la Terre sainte (1799-1922)*, Paris, 1999, pp. 48-49.

est en butte à l'hostilité de la Grande-Bretagne, de l'Autriche et de la Russie. Le traité de Londres (15 juillet 1840), qui impose à l'Égypte d'abandonner ses conquêtes, sanctionne un grave échec de la politique orientale française. La plupart des États européens ouvrent des consulats à Jérusalem. Les pays protestants y promeuvent une intense action missionnaire avec la création (novembre 1841) d'un évêché anglo-prussien. Les Russes ne sont pas en reste, qui ouvrent une mission dans la ville sainte en 1847. À Pâques 1846, une querelle pour savoir qui des orthodoxes ou des catholiques célébreraient les premiers la messe au Saint-Sépulcre, dégénère et fait quarante morts. L'année suivante, le vol de l'étoile de l'autel de la Nativité à Bethléem, dont les grecs orthodoxes sont accusés par les catholiques, a un énorme retentissement international. Réagissant au danger que représente le prosélytisme protestant ou russe, le pape Pie IX prend l'initiative de restaurer le patriarcat latin de Jérusalem (lettre apostolique *Nulla celebrior*, 23 juillet 1847), qui avait existé à l'époque des croisades. Quoique son titulaire, Mgr Giuseppe Valerga, soit italien, il opte bien vite pour une collaboration avec le « protectorat » que la France exerçait sur les Lieux saints depuis le 18^e siècle, les cadres de la nouvelle institution étant majoritairement des religieux originaires de France. Toutes ces rivalités ont pour effet la multiplication des églises, des écoles et des fondations caritatives chrétiennes en Palestine. Le phénomène est particulièrement visible à Jérusalem. Significativement, une carte allemande publiée en 1853 à l'attention des pèlerins indique pour la première fois une partition confessionnelle des quartiers (chrétien, musulman, arménien et juif) de la vieille ville, qui ne correspondait pas à la réalité, les communautés étant en fait très mélangées¹⁷.

Comme il a été dit dans le premier volet de cette étude (Bulletin 294), la question des Lieux saints est une des causes de la guerre de Crimée (1853-1856), ayant opposé la Russie à une coalition formée de l'Empire ottoman, de la France, du Royaume-Uni et du royaume de Sardaigne. Après la défaite russe, le traité de Paris (1856) consacrera sur le plan international le *Statu quo* édicté par l'Empire ottoman en 1852 (et reprenant largement des dispositions remontant à 1767) et régissant l'occupation des Lieux saints par les différentes Églises. La France conservera son rôle de protectrice spécifique des sujets catholiques du Sultan.

Le voyage du duc et de la duchesse de Brabant s'inscrivait de toute évidence dans ce contexte et manifestait la volonté de la Belgique de marquer elle aussi sa présence en Terre sainte comme nation catholique, surtout dans la perspective d'une défaite de l'Empire ottoman. D'aucuns nourrissaient même pour la

¹⁷ Vincent LEMIRE, *Jérusalem 1900. La ville sainte à l'âge des possibles*, Paris, pp. 38-45. Cette vision d'une ville aux communautés cloisonnées est hélas devenue traditionnelle et se retrouve encore sur toutes les cartes de tous les guides en Terre sainte !

dynastie belge le destin grandiose et à vrai dire d'un autre âge évoqué dans une lettre adressée à Léopold par un proche, le comte O'Sullivan de Grass, ministre plénipotentiaire de Belgique à Vienne : « Il faudra mettre un roi chrétien et catholique à Constantinople [...] Il devra jouer en Orient le rôle que la Belgique joue en Occident. La Maison de Belgique faut [*sic*] fournir un roi à Constantinople. Il y a une foule de raisons pour démontrer que de toutes les familles régnantes, la plus apte à fournir cette nouvelle Dynastie, c'est la nôtre. »¹⁸

L'Égypte en compagnie d'un *drogman* grec catholique

Léopold et Marie-Henriette quittent Bruxelles le 14 novembre 1854 et vont d'abord multiplier les étapes en Allemagne, dans les cours apparentées, et en Italie. Le 10 janvier 1855, avant d'embarquer pour Alexandrie à Trieste, où les reçoit l'archiduc Maximilien, amiral commandant de la flotte autrichienne et futur beau-frère du Duc, Léopold demande expressément que le rejoigne dans sa suite un ecclésiastique suisse d'origine alsacienne, Mgr Jacques Mislin (1807-1878)¹⁹, afin de remplacer le comte Charles de Lannoy, grand-maître de la maison du Prince, qui, fatigué et malade, souhaitait rentrer en Belgique. Mgr Mislin, ancien précepteur (de 1837 à 1848) de plusieurs princes de la Maison de Habsbourg, camérier secret du pape Pie IX, abbé mitré de Sainte-Marie-de-Deg (Hongrie) et chanoine de la cathédrale de Grosswardein (alias Nagyvárad, alors en Hongrie, aujourd'hui Oradea, en Roumanie), s'était distingué par la publication, en 1851, d'un récit de pèlerinage en Terre sainte accompli trois ans plus tôt²⁰, décrivant aussi Constantinople, le Liban, la Syrie, l'Égypte, dont il tirerait en 1858 un guide renommé des Lieux saints paru en français et vite traduit en italien et en allemand²¹. Léopold désirait bénéficier ainsi d'un cicerone compétent, apte à donner un supplément d'âme au voyage, et éviter en même temps que Bruxelles ne lui envoie pour remplacer de Lannoy un dignitaire représentant l'autorité paternelle : « Qu'on me laisse seulement conduire ma barque et surtout qu'on ne m'envoie pas un rameur que je n'aurai rien de plus pressé que de le [*sic*] jeter par-dessus bord – écrit-il au vicomte de Conway, intendant de la Liste civile – [...] Je n'ai qu'un but et qu'un désir, celui de m'instruire pratiquement, de connaître le

¹⁸ Cité par Jan VANDERSMISSEN, « Léopold II et sa doctrine coloniale : du duc de Brabant à 1885 », dans Vincent DUJARDIN et al. (dir.), *Léopold II entre génie et gêne. Politique étrangère et colonisation*, Bruxelles, Racine, 2009, p. 92.

¹⁹ J.-M. MOECKLI, « Jacques Mislin », dans *Anthologie jurassienne*, 1, Porrentruy, 1964, pp. 105-106.

²⁰ J. MISLIN, *Les Saints Lieux. Pèlerinage à Jérusalem, en passant par l'Autriche, la Hongrie, la Slavonie, les provinces danubiennes, Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Alexandrie, Malte, la Sicile et Marseille*, 2 vol., Imprimerie Guyot Frères, Paris-Lyon, 1851 (448 p. et 490 p.). Cet ouvrage est maintenant accessible sur google books.

²¹ J. MISLIN, *Les Lieux Saints. Pèlerinage à Jérusalem*, Paris, J. Lecoffre, 1858.

monde et ses habitants. Il arrivera un moment où ces connaissances me seront utiles. Je pense plus à l'avenir qu'on ne le suppose... »²²

Les princes embarquent pour l'Égypte le 27 janvier et, après une escale à Corfou, abordent à Alexandrie dans la nuit du 1^{er} au 2 février. Ils sont accueillis par le consul général de Belgique, le comte Zizinia, et malgré leur désir de voyager incognito, ils sont reçus en grande pompe au palais de Ras el-Tin par le vice-roi Saïd Pacha. Émaillé de somptueuses cérémonies organisées en leur honneur, le séjour en Égypte comprend la visite du Caire et de sa région, des excursions pour admirer les merveilles archéologiques de Haute-Égypte, en Nubie, dans le Fayoum, dans l'isthme de Suez (où Léo s'intéresse de près au projet de construction du Canal), au Sinaï, dans le Delta... Mgr Mislin devient rapidement un confident du Prince ; il note sa propension à échafauder sans cesse mille projets et regrette qu'il fasse au vice-roi des demandes parfois trop insistantes et inopportunes – privilèges pour le commerce belge ou concessions territoriales –, ce qui a d'ailleurs occasionné quelques frictions.



Mgr Jacques Mislin et Jean Eïd, deux compagnons de voyage très appréciés de Léopold en Égypte.

²² On voit à quel point la théorie « coloniale » de Léopold s'enracine dès sa jeunesse dans ce qu'on a appelé le « mouvement géographique », qui émerge vers les années 1820, et dans les idées expansionnistes que partageaient pratiquement toutes les élites politiques européennes. Cf. les pertinentes réflexions de VANDERSMISSEN, *op. cit.*, pp. 86-89. Léopold II n'est ni le génie civilisateur exceptionnel ni le diable génocidaire qu'on a voulu faire de lui, au gré des modes idéologiques ; il est le produit d'une époque.

Au fil de leur découverte de l'Égypte, le duc et la duchesse de Brabant se prirent aussi d'affection pour leur *drogman* (guide-interprète) particulièrement efficace²³, Jean Eïd (1819-1878), issu d'une famille melkite originaire de Syrie et établie en Égypte depuis 1767. À l'été 1855, ils le retrouveront à Bruxelles, où il sera présenté au Roi. Le prince héritier interviendra en 1858 pour que lui et sa famille reçoivent la nationalité belge, et il le fit désigner comme vice-consul de Belgique en Égypte. Jean Eïd fut de nouveau interprète et homme de confiance de Léopold lors de son second séjour dans la vallée du Nil (1862-1863). Ses descendants, citoyens belges, jouèrent, en lien constant avec les forces vives de notre pays, un rôle important dans le développement économique d'une Égypte qui se modernisait à vive allure sous le gouvernement éclairé de la dynastie fondée par Méhémet Ali²⁴.

De la Terre sainte à la table du successeur de Pierre

Son programme égyptien bouclé, le couple princier s'embarque à Alexandrie pour la Palestine à bord du luxueux yacht de Saïd Pacha. Arrivés à Jaffa le 27 mars, les pèlerins royaux sont pris en charge par les franciscains. Ils sont accueillis à Jérusalem trois jours plus tard par le Pacha (gouverneur turc), le consul de France, le patriarche latin, Mgr Valerga, et tout son clergé, ainsi que les dignitaires des patriarcats grec et arménien, les autorités musulmanes et le grand rabbin. Les musiques militaires et toute la garnison turque de la ville font la haie d'honneur. « Jérusalem ressemblait à une mer agitée – rapporte un témoin. Une foule compacte promenait ses flots dans les rues, dans les places, hors la ville. »²⁵ Pareille entrée de princes chrétiens dans la cité sainte ne s'était plus vue depuis des siècles ! Un *Te Deum* solennel est chanté au Saint-Sépulcre. Blondeel, alors ministre de Belgique à Istanbul, avait demandé qu'en cette occasion, l'on restaure sous la chapelle du Calvaire les tombeaux de Godefroid de Bouillon et de son frère Baudouin de Boulogne²⁶ – subtile revendication faisant en quelque sorte de Léopold l'héritier des rois latins de Jérusalem. Mais ce fut en vain.

Les jours suivants sont ponctués de nombreuses excursions aux lieux saints de Jérusalem et de ses environs, ainsi qu'à Bethléem, où l'accueil du clergé et

²³ Outre l'arabe, il parlait le turc, le français et l'italien.

²⁴ Cf. Fadlo Eïd, « Histoire de la famille Eïd », dans *Le Lien*, 53^e année/5-6 (1988), pp. 61-70, 54^e année/1 (1989), pp. 57-67 et 2-3, pp. 71-80.

²⁵ Maurice WILLE, *Une excursion royale en Terre-Sainte. Feuilles volantes d'un journal de voyage de Bruxelles à Jérusalem*, Bruxelles, H. Goemaere, 1873, p. 44.

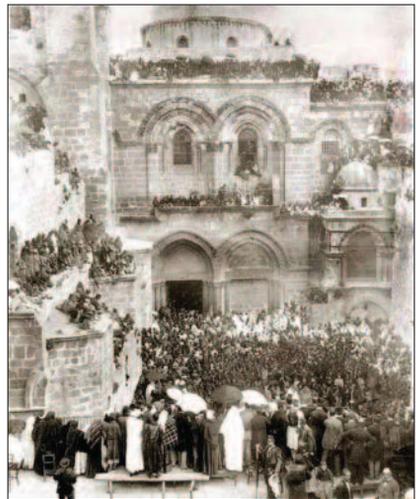
²⁶ Voir, dans notre précédent Bulletin, l'illustration p. 26. Dans son ouvrage *Les Saints Lieux. Pèlerinage à Jérusalem*, 1851, t. II, p. 66, Mgr Mislin s'était lamenté sur le sort de ces tombes des « noms les plus illustres des croisades », que les Grecs, lors de la restauration de l'église du Saint-Sépulcre consécutive à l'incendie de 1808, avaient fait disparaître, alors que le feu et les musulmans les avaient toujours respectés !



Le pape Pie IX (à gauche) et Mgr Valerga (1813-1872), patriarche latin de Jérusalem (à droite), à l'époque du pèlerinage en Terre sainte de Léopold et de Marie-Henriette de Belgique.



Léopold et Marie-Henriette lors de leur voyage en Orient.



L'église du Saint-Sépulchre à Jérusalem lors des fêtes de Pâques au 19^e siècle, telle qu'a pu la voir le couple princier.

de la population est enthousiaste. Le duc et la duchesse de Brabant assistent à tous les offices de la Semaine Sainte et du dimanche de Pâques. Ils visitent aussi des lieux saints musulmans, le dôme du Rocher et le cénotaphe de David, sous le Cénacle. Le lundi de Pâques 9 avril, jour anniversaire de Léopold (il fête ses 20 ans), ils partent pour Nazareth et réembarquent à Haïfa le 16. Longeant la côte libanaise, ils accostent à Beyrouth, où l'accueil est tout aussi fastueux. Léopold

s'entretient longuement avec le consul de France, Ferdinand de Lesseps²⁷, qui avait obtenu du vice-roi d'Égypte l'accord pour le creusement du canal de Suez (le premier coup de pioche sera donné en 1859). Léopold retrouve également Blondeel, très admiratif de la maturité du Prince et de la manière dont il tisse des liens prometteurs pour l'avenir. Les ducs de Brabant vont ensuite à Damas en traversant la Bekaa, où, à Zahlé, ils reçoivent les hommages du malheureux prince Béchir III, dernier émir du Liban de la dynastie des Chehab, déposé 14 ans plus tôt par la Sublime Porte. L'entrée à Damas marque les esprits, la police estimant à 150 000 le nombre de badauds se pressant sur le parcours du cortège princier au son des canons turcs et des cloches de toutes les églises chrétiennes de la ville. Le lieutenant F. Jolly, officier d'ordonnance du Duc, dans une lettre à sa famille, ressent toutefois dans le silence poli de la foule une hostilité contenue, et note : « Les vrais croyants de l'islamisme ont considéré cet événement comme important et très fâcheux pour leur foi, tout comme notre entrée à Jérusalem et nos visites profanatrices aux mosquées. Ici aussi, c'est la première fois qu'un prince chrétien fait une pareille entrée. Cela explique une grande curiosité de la population. » Pour Léopold, la visite de la ville est contrariée par la nouvelle du décès de l'archiduchesse Marie-Dorothée, mère de Marie-Henriette, à qui l'on n'en dit toutefois mot. De retour vers la côte, les princes étrennent la toute nouvelle résidence de l'évêque grec melkite catholique de Baalbeck, Mgr Méléce Fendé. Léopold a l'occasion de s'informer de la situation des chrétiens au Liban et des relations entre les différentes Églises. Le 1^{er} mai, les héritiers du trône de Belgique sont les hôtes du prince Béchir III à Broumana. Le 2, ils réembarquent pour l'Europe sur un vapeur autrichien. Après une longue navigation et de nombreuses escales sur le littoral de l'Asie Mineure²⁸, dans les îles et en Grèce, ponctuées de réceptions officielles et de retrouvailles avec des cousins royaux, ils arrivent à Rome au soir du 25 juin.

Le 26, ils sont reçus par le pape Pie IX, qui va multiplier les marques de bienveillance à leur égard, allant jusqu'à leur faire personnellement la visite des travaux de restauration de la basilique Saint-Paul-hors-les-murs ; lors du déjeuner offert par les moines du couvent, le Saint-Père place à sa droite la duchesse de Brabant, un honneur jamais accordé à une princesse. Le cardinal Giacomo Antonelli, conseiller d'État, organise après la messe à Saint-Pierre un fastueux dîner oriental dans la galerie égyptienne du musée du Vatican, au milieu des statues des pharaons ! Tant de prévenance romaine pour le jeune prince était destinée à frapper son imagination : on n'ignorait pas à Rome que,

²⁷ Une « canaille », dira le Prince à son propos. Mais il changea ensuite d'opinion et entretint avec Lesseps des relations durables et fructueuses.

²⁸ Notamment à Alexandrette (Iskanderun), où, avec tout le tact possible, Mgr Mislin annonce à la Duchesse la mort de sa mère.

mû à la fois par des rêves expansionnistes et par un zèle catholique très ostentatoire²⁹, le duc de Brabant s'attendait à ce qu'après la guerre de Crimée, la Belgique pût se poser, conjointement à la France de Napoléon dont il espérait l'appui, en protectrice des chrétiens de l'Empire ottoman, et même recevoir un lambeau de celui-ci³⁰.

Après encore plusieurs étapes protocolaires ou touristiques en Italie (celle du lac de Côme écourtée car on y signalait quelques cas de choléra...) et en Suisse, le couple est de retour à Bruxelles le 28 août 1855. Quatre mois plus tard, Léopold fera un discours au Sénat : il y plaidera vigoureusement pour que la Belgique se fasse mieux connaître en Orient, où elle était selon lui complètement ignorée, et pour qu'on augmente le nombre de consuls.

La description des Lieux saints par Mgr Mislin, un programme de soutien aux chrétiens d'Orient

On a dit l'ascendant que, durant ce voyage, Mgr Mislin avait exercé sur notre prince héritier. Or, dans son récit de voyage en Terre sainte publié en 1851 – et qu'a certainement eu en mains Léopold –, ce prélat développe sur les chrétiens d'Orient des idées qui annoncent étonnamment l'esprit dans lequel sera pensée L'Œuvre d'Orient. Cela montre combien la problématique de leur « protection » était à l'ordre du jour dans les milieux catholiques.

Dans son livre, Mgr Mislin expose qu'à ses yeux les petites Églises orientales catholiques, pauvres et délaissées, sont les artisans de « la régénération » des peuples d'Orient, dont elles connaissent le caractère, l'histoire, les malheurs. En conséquence, il en appelle avec insistance aux catholiques d'Europe pour qu'on les aide sans réserve :

« J'ai souvent entendu s'élever contre la *manie* qu'ont certaines personnes d'envoyer leur argent aux missions étrangères, tandis qu'il y a tant de pauvres, tant d'écoles, tant d'hôpitaux dans son propre pays. Ce langage n'est pas chrétien ; car

²⁹ Le jeune prince de 18 ans concevait le projet irréaliste qu'à la faveur d'une extension européenne de la guerre de Crimée, la Belgique, alliée de la France et de l'Autriche, aurait pu attaquer les Pays-Bas, afin de « récupérer » les « territoires perdus » du Limbourg et du Luxembourg, voire le Brabant du Nord, espérant le soulèvement de leurs populations catholiques sous domination protestante ! Cf. Jean STENGERS, « L'agrandissement de la Belgique : rêves et réalités », dans Gustaaf JANSSENS et ID. (dir.), *Nouveaux regards sur Léopold Ier & Léopold II. Fonds d'Archives Goffinet*, Bruxelles, Fondation Roi Baudouin, 1997, p. 237.

³⁰ Cette chimère orientale de Léopold sera tenace. En 1860 encore, il caressera le rêve que lui avait insufflé O'Sullivan de Grass six ans plus tôt, d'un corps franc belge qui se serait emparé par surprise d'Istanbul et l'aurait proclamé « empereur d'Orient » (à l'instar de Baudouin IV de Flandre et de Hainaut, lors de la 5^e croisade déviée, en 1204), en faisant résonner « le Saint Sacrifice si pur et si admirable » sous les « voûtes splendides » de Sainte-Sophie à la place des « cris nasillards » d'une foule de musulmans accroupis. Vincent VIAENE, « La religion du prince : Léopold, le Vatican, la Belgique et le Congo (1855-1909) », dans Vincent DUJARDIN et alii (dir.), *op. cit.*, p. 166. Comme quoi l'instrumentalisation de Sainte-Sophie à des fins politico-religieuses n'est pas une lubie inédite d'Erdoğan !

la charité, comme la foi, est universelle : soyez sûrs que ceux qui parlent ainsi soulagent aussi peu les indigents de leur endroit que les missionnaires de l'Asie ou de l'Amérique. Ils rétrécissent si fort le cercle de leur charité qu'à la fin ils s'y trouvent tout seuls. » (t. II, p. 238)

Mislin met en exergue (t. II, p. 87) l'action admirable des franciscains de la Custodie de Terre sainte :

« Il n'y a aujourd'hui, dans toute la Palestine, que 4000 catholiques latins. Il est probable que sans les Pères [franciscains] il n'y en aurait plus aucun. Ces catholiques, pauvres pour la plupart, sont hors d'état d'entretenir leurs curés, leurs églises, leurs écoles ; les Pères de Terre-Sainte sont souvent obligés de nourrir les enfants qui fréquentent les écoles, et de les fournir de livres et de vêtements. »

Et de fustiger sans ménagement (II, pp. 90-91) – ce qui illustre le tempérament entier de cet ecclésiastique pourtant familier des têtes couronnées – l'égoïsme des puissants et des riches :

« Je ne puis rendre tout ce que cette réflexion met d'amertume dans mon âme, surtout quand je songe à tous les palais que j'ai vus en Europe élevés aux princes et aux rois, à l'industrie, au commerce et aux arts. Nous nous cotisons pour élever des monuments aux grands hommes ; nous employons des sommes énormes pour construire de beaux théâtres et de superbes prisons, pour orner nos cités, nos promenades et nos places publiques ; nous éprouvons un légitime sentiment d'orgueil quand nous voyons s'embellir notre patrie, et nous n'avons plus une obole, non pas seulement pour embellir les Saints-Lieux, mais même pour empêcher qu'ils ne tombent entre les mains des hérétiques et des infidèles ! »

On ne peut qu'être frappé par le fait que cette critique semble anticipativement s'adresser à tout ce qui fera la grandeur – mais aussi les limites aujourd'hui virulemment dénoncées – de ce que sera l'œuvre de Léopold II... Le duc de Brabant a-t-il lu ce passage ?

Les propos de Mgr Mislin attaquent en fait, avec des accents quasi révolutionnaires, toute une société nantie qui, déjà, se délectait d'un consumérisme sans frein :

« Faut-il faire une réflexion plus pénible encore ? On ne rougit pas de donner dans une seule soirée quatre, six et jusqu'à dix mille francs à un musicien de renom, à un chanteur, ou à une danseuse ; les princes leur prodiguent des diamants, la foule leur jette des couronnes, des hommes qu'on croirait doués de raison s'attellent à leurs chars comme des bêtes de somme : faut-ils s'étonner alors qu'ils n'aient plus rien à donner pour le tombeau de Jésus-Christ, et que leur admiration, prodiguée avec tant de discernement, soit tarie devant le dévouement d'un missionnaire qui s'expose à la mort en allant porter l'Évangile au-delà des mers ! Non ; mais je ne m'étonne pas non plus que, lorsque les riches et les grands font un pareil usage de leur bon sens et de leurs richesses, il arrive des temps où les peuples, se sentant pris de doute sur la légitime possession des biens dont on fait un aussi indigne abus, brisent violemment une société qui n'a que trop mérité la rigueur des châtiements de Dieu. »

Le prélat déplore que Jérusalem soit devenue une ville musulmane (II, 156) :

« On voit un grand nombre de minarets s'élever au-dessus des ruines de

Jérusalem³¹, mais on ne voit plus de clochers ; la belle tour de l'église du Saint-Sépulcre a été rasée aux deux tiers, et ses cloches fondues. C'est la voix du muezzin que l'on entend maintenant retentir dans les solitudes de la ville sainte, convoquant les disciples de Mahomet. Je ne saurais rendre ce que cette voix, qui proclame l'humiliation du christianisme dans le lieu même où il a pris naissance, a de douloureux pour une âme chrétienne. J'étais un jour agenouillé au sommet du Calvaire, lorsque d'un minaret voisin cette voix vint troubler ma prière. Je voyais le lieu où avait été plantée la croix qui a sauvé, régénéré, civilisé le monde, et j'entendais les chants de triomphe de l'islamisme et de la barbarie. »

Dès lors, il n'a pas de mots assez durs pour flétrir l'islamophilie d'un Alphonse de Lamartine :

« C'est à Jérusalem que M. de Lamartine a osé écrire ces lignes : « C'était l'heure de midi, l'heure où le muetzelin [*sic*] épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l'heure et la prière de toutes les heures ; voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales. »³² Hélas ! il y a bien des *voix vivantes* qui sont sans conscience, et qui ne savent ni ce qu'elles disent ni ce qu'elles chantent, puisqu'un jour elles disent le contraire que [*sic*] ce qu'elles avaient chanté la veille. » (II, 157)

*

Durant leur voyage en Terre sainte, le duc et la duchesse de Brabant ont eu l'occasion d'entendre Mgr Mislin développer tout un programme d'encouragement aux communautés chrétiennes locales et de protection des entreprises missionnaires de l'Église catholique romaine en Orient. L'idéal qui présidera, l'année suivant le retour en Belgique du couple princier, à la création de L'Œuvre d'Orient (1856), n'était donc certainement pas étranger aux préoccupations des catholiques de notre pays. Voilà pourquoi, dès ses débuts, L'Œuvre d'Orient trouvera chez nous une résonance favorable, dont Solidarité-Orient est, aujourd'hui encore, l'écho fidèle.

(à suivre)

Christian Cannuyer

Correction importante à notre précédent Bulletin

Dans notre Bulletin 294, évoquant le drame syrien, nous parlions, p. 8, de « l'exode de 6 millions d'individus fuyant le pays ou déplacés à l'intérieur ». Il faut corriger en « 11,8 millions de personnes réfugiées, 5,6 millions ayant fui le pays et 6,2 millions ayant été déplacées à l'intérieur » (voir notre n° 292, tableau p. 26). Voilà, en effet, ce qu'est une guerre...

³¹ En 1851, la plupart des églises chrétiennes modernes visibles aujourd'hui à Jérusalem n'avaient pas encore été construites.

³² A. DE LAMARTINE, *Voyage en Orient, 1832-1833*, 1^{re} partie, Paris, Librairie Charles Gosselin, 1846, p. 481.

L

u pour vous

La pérégrination vers l'Occident. De Pékin à Paris, le voyage de deux moines nestoriens au temps de Marco Polo, par Pierre Klein, Genève, éd. Olizane, 2020, 348 pp., 18 €. **Prix littéraire 2020 de L'Œuvre d'Orient.**

Les spécialistes connaissent bien l'histoire de Jabalaha III, catholicos-patriarche de l'Église de l'Orient (dite « nestorienne ») de 1281 à 1317, et de son maître spirituel le moine Rabban Çauama, depuis qu'en 1895 J.-B. Chabot a publié la traduction de la *chronique* syriaque anonyme rédigée vers 1318. Appartenant à la tribu mongole largement christianisée des Öngüts, le moine Marcos et son maître Rabban Çauama, quittent Khanbalik (Pékin) pour un pèlerinage en Terre sainte, afin d'en ramener des reliques et des érudits pour leur Église si éloignée de tout. Leur pèlerinage ne les mènera pas plus loin que Bagdad, alors sous domination mongole (il-khanat de Perse), où Marcos est ordonné évêque de Chine septentrionale par le catholicos Denha I^{er}. À la mort de ce dernier (1281), Marcos est élu à sa succession sous le nom syriaque de Jabalaha (« Dieudonné »), troisième du nom. Choix éminemment politique : les origines de l'élu, que ses piètres connaissances en théologie et en syriaque auraient dû disqualifier, sont de nature à favoriser de bonnes relations avec la Cour mongole, où de nombreux chrétiens gravitent autour du souverain. Rabban Çauama entend, comme légat du catholicos et ambassadeur de l'il-khan (roi) Arghoun, favorable aux chrétiens, une mission vers l'Occident. Le but premier est d'évaluer la possibilité d'une alliance entre les Mongols et les royaumes chrétiens contre l'Égypte des mamelouks. Rabban Çauama visite Constantinople et a une entrevue avec le faible empereur Andronic II, oncle d'Arghoun. Puis (1287), il gagne l'Italie par la mer (passant au large de l'Etna en éruption, qu'il interprète comme une montagne habitée par un dragon crachant du feu !) et arrive à Rome où vient de mourir le pape Honorius IV. Les cardinaux le reçoivent avec beaucoup de considération et l'interrogent sur sa foi. Ensuite, à Paris, il rencontre le roi Philippe IV le Bel, et en Gascogne, le roi d'Angleterre Édouard I^{er}. De retour à Rome, il y est autorisé par le nouveau pape Nicolas IV à célébrer la messe selon sa tradition. La *chronique* relate la fin du patriarcat de Jabalaha et la détérioration progressive de ses relations avec les souverains mongols, surtout à partir de 1295, avec l'avènement de Ghazan, qui impose l'islam comme religion d'État. Les discriminations et les violences contre les chrétiens se multiplient. On emprisonne et torture le catholicos pour tenter de le contraindre à apostasier. Par la suite, Ghazan se radoucit. Jabalaha peut même entretenir une correspondance fraternelle avec le pape Benoît XI. Toutefois, à la mort de l'il-khan, en 1304, son frère Oldjaïtou, baptisé à sa naissance mais converti à un islam très radical, fait de nouveau preuve d'une rageuse hostilité envers l'Église, qui culmine en juillet 1310 avec le massacre des chrétiens d'Arbèle (Erbil), dans le nord de l'Irak. Jabalaha III, « las de servir les Mongols », meurt peu après Oldjaïtou en 1317.

Pierre Klein s'est fondé sur la *chronique* pour écrire un roman respectant fidèlement la trame de l'histoire. Son récit est utilement contextualisé grâce à une information bien documentée sur la chrétienté syriaque orientale (qui constituait alors une Église

asiatique bien plus répandue que l'Église romaine en Occident, avec une théologie aux accents séduisants, faisant droit à la libre participation de l'homme au dessein divin) et sur l'empire mongol, où se vivait encore un étonnant dialogue des religions (christianisme, islam, bouddhisme, confucianisme, zoroastrisme, etc.) sous l'égide du monothéisme chamanique des grands khans. Le cœur du récit est l'extraordinaire pérégrination des deux héros, Marcos (Jabalaha) et Rabban Çauma, qui ont parcouru l'Asie et l'Europe du Pacifique à l'Atlantique, peu après que Marco Polo eut accompli à peu près le même voyage en sens inverse. Les membres du jury de la 9^e édition du prix littéraire de L'Œuvre d'Orient, qui a eu l'honneur insigne d'être présidé cette année par Mme Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ont salué le travail de recherche mené par l'auteur, mais aussi la qualité d'écriture d'un livre à la croisée du roman historique, du récit de voyage et de l'ouvrage académique.



À l'issue du déjeuner délibératif, le 23 juin dernier, dans les locaux de L'Œuvre d'Orient à Paris, le jury du Prix littéraire : de g. à dr. Geneviève Delrue, Antoine Fleyfel, Thomas Wallut, Anne-Bénédicte Hoffner, Christian Cannuyer (directeur de Solidarité-Orient), Mme Hélène Carrère d'Encausse, Christian Lochon et Antoine Arjakowski.

Il faut aussi souligner la perspective actualisante de l'épilogue, qui nous ramène aux urgences d'une solidarité plus que jamais nécessaire avec les chrétiens d'Irak, héritiers de cette histoire. Pierre Klein évoque la longue descente aux enfers de l'Église de l'Orient (« nestorienne ») après Jabalaha III, qui sera progressivement réduite à un tout petit troupeau à cause de la peste noire qui ravagea à partir de 1345 la Mésopotamie et la Perse, de l'avènement de la dynastie xénophobe des Ming en Chine (1369), et, à la fin du 14^e s., de la terrible invasion du nouveau conquérant mongol Tamerlan, dont l'islam fanatique causera le repli des chrétiens désormais ultra-minoritaires dans la

plaine de Ninive et les montagnes du Kurdistan. Le génocide (*seyfo*) de 1915-1917 portera un coup fatal à cette communauté déjà décimée. L'auteur termine par le portrait de l'actuel archevêque chaldéen catholique d'Erbil, Mgr Bashar Warda, ancien étudiant à Louvain, qui, depuis son élection en 2009, a été sur le front de tous les drames qu'a connus l'Irak. Comme jadis Jabalaha III, face aux violences incessantes commises contre les chrétiens, Mgr Warda en vient parfois à ne plus dissimuler une « grande lassitude », mais tente malgré tout de « témoigner quotidiennement des enseignements du Christ » pour « donner l'exemple vivant » à ses « voisins musulmans d'un chemin vers un monde de pardon, d'humilité, d'amour et de paix », afin de guérir ensemble un « pays blessé et torturé ».

Christian Cannuyer

Monseigneur Paulos Faraj Rahho. Homme de Dieu et apôtre de l'amour, par Ataa Denkha, Les Plans sur Bex, éd. Parole et Silence, 2018, 160 p., 13 €.

Les horreurs vécues par les chrétiens du Proche-Orient nous donnent régulièrement à connaître de magnifiques figures de témoins de l'amour du Christ, qui forment la lumineuse galerie des martyrs de notre temps. Ainsi en va-t-il de Mgr Paulos Faraj Rahho (1942-2008), archevêque chaldéen catholique de Mossoul, dont le kidnapping et l'assassinat (mars 2008) par des islamistes ont bouleversé la communauté internationale. Plus qu'une biographie, ce petit livre est surtout un recueil de textes de Mgr Rahho et de témoignages de ceux qui l'ont connu et aimé, montrant combien ce pasteur a constamment manifesté envers tous les Irakiens un amour enraciné dans l'exemple du Christ et traduit très concrètement par une action inlassable en faveur des plus démunis, particulièrement des handicapés. Mgr Rahho fut, jusqu'au don de soi, dévoué corps et âme aux valeurs de justice, de pardon, de réconciliation et de paix. Au cœur de ces pages, on sera édifié et ému jusqu'aux larmes par le récit de la vie du martyr donné par son frère Abd al-Salam, par le testament de l'archevêque rédigé en 2003, par l'homélie qu'il prononça en mémoire du père Raghid Ganni et de trois sous-diacres massacrés en 2007, et surtout, peut-être, par un dernier sermon prononcé peu avant sa mort sur le thème de l'amour des ennemis. Mais tous les textes sont plus poignants les uns que les autres, commentés avec profondeur et sous la forme d'un dialogue spirituel avec le martyr par Ataa Denkha, théologienne officiant au tribunal ecclésiastique du diocèse de Strasbourg, qui a voulu faire de ce livre « une source d'eau vive » pour « ceux qui, habités par le doute, recherchent la Voie, la Vérité et la Vie ».

C.C.

Convertir le monde arabe. L'offensive évangélique, par Fatiha Kaouès, Paris, CNRS éd., 238 p., 25 €.

Le livre d'Antoine Fleyfel que nous vous avons souvent recommandé, *Les dieux criminels* (2017) a révélé le fléau que représentent pour la paix au Proche-Orient l'évangélisme américain et son sionisme eschatologique. Fatiha Kaouès, talentueuse sociologue et politologue, montre, par le recours à de consciencieuses enquêtes en Algérie, en Égypte et au Liban, comment se déploient depuis une vingtaine d'années les stratégies évangéliques de conversion au protestantisme de dizaines de milliers non seulement de musulmans mais aussi de chrétiens orientaux. L'auteur rassemble une information très riche sur l'origine et l'idéologie du prosélytisme évangélique au Proche-Orient, qui cause notamment tant de dégâts aux communautés chrétiennes

orientales – les minant de l'intérieur et polluant gravement les relations des chrétiens avec les musulmans. Mais son grand mérite est aussi de mettre en lumière des aspects moins connus, qui nuancent certaines analyses parfois trop à l'emporte-pièce. Ainsi, elle relève que le mouvement n'est pas unanimement contré par les États musulmans : l'Algérie a, par exemple, légitimé en 2011 l'existence de la communauté évangélique autochtone. En outre, si l'évangélisme est en réelle progression, il se décline selon des teintes contrastées. Le contexte arabe explique ainsi qu'un leitmotiv essentiel de l'évangélisme américain, à savoir le sionisme dispensationaliste et le soutien à l'État d'Israël, allant de pair avec une islamophobie haineuse, est rejeté par de nombreux évangéliques du Proche-Orient. Beaucoup de protestants levantins semblent même plutôt être les porte-drapeaux d'un nouvel arabisme. C'est une donnée vraiment nouvelle apportée par l'auteure. De même, on appréciera qu'elle souligne que les sectaires militants au discours hyper-offensif sont fort loin de représenter la majorité des chrétiens évangéliques du Proche-Orient. Beaucoup témoignent d'une conversion qui procède d'un authentique appel à l'amour d'autrui et à l'engagement pour une société plus juste et plus conforme aux valeurs de la Bonne Nouvelle de Jésus. Comme toujours, la réalité est complexe et invite à ne pas perdre de vue que certaines illusions ou impasses idéologiques n'empêchent pas le déploiement de beaux chemins de vie. Un livre éclairant, où règne la nuance.

C.C.

La topographie de la Jérusalem antique, par **Dominique-Marie Cabaret** (Cahiers de la Revue Biblique), Leuven, Peeters, 2020, 376 p., 84 €.

Lorsque je guide des pèlerins à Jérusalem, nos pas empruntent la *Via dolorosa*, à la suite du Christ souffrant. À l'arc de l'*Ecce homo*, où Pilate aurait présenté Jésus à la foule (Jean 19,5), j'ai coutume, comme la plupart des guides, de préciser que les étapes du « chemin de Croix » ne sont que traditionnelles, puisque cette arcade enjambant la rue et se continuant dans la basilique des sœurs de N.-D. de Sion ne daterait que de l'empereur Hadrien, faisant partie des constructions qu'il édifia pour transformer Jérusalem en ville romaine après la seconde révolte juive (132-136 ap. J.-C.). Le livre de D.-M. Cabaret, dominicain, archéologue à l'École biblique et archéologique de Jérusalem, vient démentir cette affirmation : le style architectural de l'*Ecce Homo* prouve qu'il ne date pas d'Hadrien mais qu'il s'agit d'une porte percée dans le deuxième mur de la cité butant sur la citadelle Antonia à l'époque d'Hérode. Jésus a donc dû certainement souvent passer sous cet arc. À partir de cette hypothèse, l'auteur bouleverse la vision de la Jérusalem antique. En analysant les plans et photos satellites, il décrypte l'arpentage qui a présidé au développement de la ville depuis les rois hasmonéens. Il montre que son plan a été remanié après la destruction du Temple (70 ap. J.-C.) pour l'implantation *intra-muros* de la X^e légion. Jérusalem a été ensuite métamorphosée par Hadrien pour y célébrer son propre culte et celui de Jupiter, dont le temple fut bâti sur le site du Saint-Sépulcre tandis que sur une plate-forme de l'ancien Temple juif (à l'endroit de l'actuel « dôme de la Chaîne »), fut érigée une statue équestre de l'empereur. Si vous avez visité Jérusalem, cette enquête passionnante – aux explications techniques accessibles même à un néophyte – vous amènera à revoir bien des aspects de la topographie de la Ville sainte telle que votre guide vous l'a présentée.

C.C.